

JOURNAL
HELVETIQUE

OU

RECUEIL

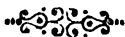
DE PIÈCES
FUGITIVES DE LI-
TERATURE CHOISIE;

DE

*Poësie ; de Traits d'Histoire ,
ancienne & moderne ; de Découvertes des
Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la
République des Lettres ; & de diverses au-
tres Particularités intéressantes & curieuses,
tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI.

Décembre 1747.



A NEUCHATEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES

1747.





JOURNAL

HELVETIQUE,

DEDIE' AU ROI.

Décembre 1747.



PARAPHRASE

Raisonnée du Naufrage de St. Paul Actes. XXVIII.

1 - 10.

Boulares.

LE Chapitre XXVII. du Livre des *Actes des Apôtres* contient fort en détail le récit du Voïage que St. Paul fit par Mer de Césarée à Rome. *Festus* Gouverneur de Judée le fit embarquer avec divers autres Prisonniers, pour l'Italie. La Navigation ne fut rien moins qu'heureuse. St. Paul l'avoit bien prévu. Il avertit le Capitaine du danger qu'ils couroient, & lui con-

veilla d'aborder à l'Île de Crete, mais son avis ne fut pas suivi. On eut bientôt lieu de s'en repentir. Ils eurent les Vents contraires, & ils furent assaillis par une furieuse tempête. S'étant vus longtems entre la vie & la mort, ils échouèrent enfin, & le Vaisseau fut brisé. Tout le monde en sort pour ne pas peir, les uns se sauvent sur des planches, les autres à la nage. Ils se trouverent dans une Île, qu'ils ne reconurent pas d'abord, mais les Habitans leur aprirent que c'étoit l'Île de *Malte*.

Elle a encore aujourd'hui le même nom, & est assez fameuse. Elle est située entre l'Atrique & la Sicile. Il est vrai que quelques Savans ont pretendu qu'il falloit placer dans le Golfe de Venise cette Île où St Paul fit naufrage. Il y a environ vingt ans que le Pere George Abe des Benedictins de la Congregation de *Raguse*, fit imprimer à Venise un Livre où il pretend prouver que le Vaisseau qui portoit St. Paul à Rome, fit naufrage, non près de l'Île de *Malte* d'aujourd'hui, mais sur les Côtes de Dalmatie, près d'une autre Île qui portoit le même nom en Latin, & qui est connue à present sous le nom de *Melada*. Elle est voisine de *Raguse* dont elle est dependante. Outre la conformite de nom, ce Religieux a allegue diverses autres raisons qu'il croit propres à apuier son senti

sentiment *. Mais cet Ouvrage a été réfuté par divers Auteurs qui se sont intéressés à la fameuse *Malte*, la seule connue aujourd'hui sous ce nom, & il y a apparence que cette Ile se maintiendra dans son ancienne prérogative d'avoir vû St. Paul aborder dans son Territoire.

Pour faire en peu de mots l'Histoire de *Malte*, on croit qu'elle a d'abord été habitée par les Phéniciens. On fait qu'ils transportoient des Colonies par tout pour pouvoir donner plus d'étendue à leur Commerce. Ils choisirent cette Ile pour en faire un lieu de retraite dans leurs Voïages de long cours. C'étoit en particulier leur entrepot quand ils alloient de *Tir* à *Cadix*, route qu'ils étoient obligez de faire fort souvent. *Bochart* a remarqué que *Malte*, dans la Langue des Phéniciens signifie *Retraite* ou *Refuge*. On y a trouvé, pendant longtems des traces & des restes de leur Langue dans d'anciennes Inscriptions. Il n'y a qu'un Siècle ou deux que des Voïageurs qui avoient fait quelque séjour à la Campagne, & qui entendoient les

Paulus Apostolus in Mari quod nunc Venetus Sinus dicitur, Naufragus. Par le Père Ignatio Georgi, à Venise 1730. in 4to. On peut voir l'Extrait de ce Livre, Bibliot. Italique Tom. XI. p. 127. & sa Refutation, Mémoire de Trévoux, Février 1739, p. 361. & Journal des Savans. Février 1745. p. 89, Edit. de Paris.

Langues Orientales nous donnoient la Langue des Païsans de cette Ile pour demi Punique.

Il paroît que les Grecs ont aussi habité cette Ile, & qu'ils s'y étoient jettés autrefois de la Sicile. Du tems de St. Paul elle étoit sous la Domination des Romains, comme il paroît par la narration de St. Luc. Ils y établissoient un Chef ou un Commandant, qui dépendoit du Gouvernement de Sicile. En voila assez pour entendre l'Histoire qu'il s'agit d'expliquer

Nous avons vu que le Vaisseau qui portoit St. Paul s'est brisé sur les Cotes de cette Ile, que tous ceux qui y étoient ont été obligés de se sauver, ou à la nage, ou sur les débris du Vaisseau. Les voila dans un état fort triste. Ils avoient grand besoin de secours & ils en trouverent dans les Habitans de cette Ile. Quoi que les Historiens les appellent *Barbares*, pour suivre l'usage, on doit leur rendre la justice qu'ils ne l'étoient nullement du côté des Mœurs. *Et les Barbares nous traitèrent avec beaucoup d'humanité ; car ils nous reçurent tous chez eux, & ils firent allumer du feu, à cause qu'il pleuvoit, & que nous avions froid.*

Cette Ile étoit sous la Domination des Romains. Mais l'Histoien sacre appelle ici *Barbares* les Habitans naturels du Païs. Les Grecs & les Romains donnoient le nom de *Bar-*

Barbares à tous les Peuples qui ne parloient pas leur langue, ou qui la parloient mal. Il est fort vraisemblable que les Habitans naturels de l'Isle de *Malte* étoient des Africains. On sait que la Côte d'Afrique s'appelle encore aujourd'hui la *Barbarie*.

Mais quelque raison qu'on ait eu de les appeler *Barbares*, il faut convenir, que ceux dont il s'agit ici n'en avoient que le nom. St. Paul & ceux qui venoient faire Nautrage avec lui, trouverent chez eux beaucoup d'*Humanité*.

Ce mot d'*Humanité* n'a pas besoin d'être expliqué pour le faire entendre, L'idée que nous en avons tous, c'est que cette Vertu est proprement cette tendre Compassion que nous avons pour les Malheureux, & surtout pour ceux qui souffrent innocemment. La seule Remarque à faire là dessus, c'est qu'on lui a donné le nom d'*Humanité*, parce qu'elle caractérise l'Homme, & que sans elle il ne mérite plus de porter ce nom. C'est elle qui le distingue des Animaux. Rien n'est plus conforme à la nature de l'Homme que la Compassion pour les Misérables. Le Createur, en le formant, lui a donné & le sentiment de ses propres Maux, & le sentiment de ceux des autres. Cette sensibilité prend naissance avec lui, croit avec lui, & elle meurt avec lui. Rien n'est plus juste que de donner donc à la Compassion le

beau nom d'*Humanité*. Par la même raison un Home dur & impitoiable est traité d'*inhumain*, c'est qu'il a étouffé les sentimens que la Nature humaine nous suggère. C'est come si l'on disoit, qu'il n'est plus Home, & qu'on doit le regarder come une es-
pèce de Monstre.

Ces *Barbares* de l'Île de Malte ainsi remplis d'*humanité* font ici un beau contraste. Des Chrétiens durs & sans compassion en font un tout opposé. On nous présente dans cette Histoire des Païens, & des Païens grossiers & peu civilizez, qui cependant recueillent St.-Paul & ses Compagnons réchapez du Naufrage, & qui leur donnent tous les secours, que demandoit leur triste situation.

Le croiroit-on ? Il y à encore aujourd'hui des Païs où l'on a un usage tout opposé. Lors qu'un Vaisseau étranger fait Naufrage sur leurs Cotes, ils consilquent impitoiablement tout ce qu'ils peuvent sauver du débris de ce Naufrage, Marchandises, Hardes & le Vaisseau même, s'il est encore en nature ; ils s'aproprient tout, & ils achèvent ainsi de désoler ces pauvres malheureux batus de la tempête. Ce n'est pas seulement pendant les hostilités de la guerre, c'est en pleine paix, qu'ils les dépouillent de cette manière. Et par un étrange abus du

Lan-

Langage, ils appellent même cette Coutume toute injuste lqu'elle est, un *Droit*. Ils vous diront, que tel & tel Seigneur a *Droit de Naufrage*, quand ils veulent dire, qu'il est en possession d'enlever tout ce qui reste aux malheureux qui viennent échouer sur la Cote.!

Quel jugement porter de ces gens là ?
 Pouvons nous les regarder come des Chrétiens, lors qu'ils font voir qu'ils ne sont pas même des Hommes, & qu'ils ont dépouillé l'humanité. On dit que dès le commencement de ce Siècle, cet usage s'abolit peu à peu, & que les Souverains, en ont eu honte. Si jamais il est tout à fait éteint, & qu'il n'en reste plus de trace, nos Descendans auront peine à se persuader qu'il ait jamais pu avoir lieu. L'exemple de nos Insulaires de Malte devoit seul être capable d'en hater l'extinction eutiése. C'est à leur école qu'il faut renvoïer des Chrétiens pour leur apprendre coment on doit traiter de pauvres gens qui ont fait Naufrage. Voïant aborder dans leur Ile ceux qui venoient d'échouer, ils sont touchez de leur état. Les voïant sortir de la Mer tout tremblans & transis de froid, ils les recueillent, ils les réchauffent, & leur donnent tous les secours dont ils ont besoin. Ils alument d'abord du feu, soit pour les réchauffer eux mêmes, soit pour sécher leurs hardes. Ii § Co-

Come tous étoient empreifés à ramaffer du bois, pour entretenir le feu, St. Paul mit auffi la main à l'œuvre, & en chercha come les autres. Aïant trouvé quelque peu de menu bois, il le jetta fur la flame pour augmenter le feu. Il ne prit pas garde qu'une Vipère engourdie s'étoit cachée dans ce bois fec, & il pensa lui en arriver un facheux accident. *Paul aïant ramaffé quelque peu de menu bois, & l'aïant mis au feu, dit l'Hiftorien. une Vipère que la chaleur fit fortir, s'attacha à fa Main.*

Une Vipère y étoit demeurée engourdie, à caufe du froid, car c'étoit fur la fin d'Octobre, que tout ceci fe paffoit. St. Paul qui n'aperçut point cet Animal venimeux cache dans ce bois, en prit une petite brassée qu'il jetta au feu. Il s'arrêtoit aparemment à ajuster ces menues branches, lors que la Vipère réveillée par la chaleur lui sauta a la main. Elle la faifit, s'entortilla autour, & vraisemblablement mordit cet Apotre. Quoi que l'Hiftorien ne le dife pas exprellément, la fuite semble le fupoler. D ailleurs il n'est pas naturel que l'on puiſſe fecouer une Vipere, ſans qu'elle ſe defende à fa manière, c'est a dire en piquant mortellement la main qui veut s'en deſaire

Quand les Barbares virent cette Bête qui pendoit à fa main, ils diſoient entr'eux ; Cet Ho-

Home est sans doute un Meurtrier, puis qu'après qu'il a été sauvé de la Mer, la Vengeance divine ne veut pas le laisser vivre.

On peut remarquer ici jusqu'où ces Barbares avoient poussé leurs connoissances par le seul secours de la Lumière naturelle. Outre la différence qu'ils savent déjà mettre entre la Vertu & le Vice, ils sont persuadés encore, que Dieu ne permet pas que le Crime demeure impuni. Ils reconnoissent que la Vengeance divine poursuit les Coupables. Les Patens en avoient même fait une Divinité particulière qu'ils apelloient la *Justice Vengeresse*. Ils en parloient come d'une personne. Peut être que ces Insulaires avoient pris cette idee des Grecs, qui avoient été répandus à Malte. ¶ On fait que leurs Poetes & leurs Orateurs avoient personifié les Perfections de Dieu, pour en faire mieux sentir les différentes fonctions. Le Peuple a besoin d'images sensibles, & pour s'acomoder à ce gout, ils disoient que cette Justice Vengeresse étoit Fille de Jupiter, & ils la peignoient sous une certaine attitude.

Mais d'où que soient venues ces Lumières à ces Barbares, on voit qu'ils reconnoissent un Dieu qui punit le Crime. Ils reconnoissent encore une Providence qui dirige les Evénemens. Ils croient de remarquer ici la conduite de cette Providence, qui veut faire
périr

périr d'une manière tragique, un malheureux qui a échappé du Naufrage. Ils s'imaginent qu'il est destiné à mourir de la morsure d'une Bête venimeuse. Ils paroissent louables de s'être vu ainsi élever à l'Arbitre des Evénemens.

Il est vrai, qu'ils appliquent mal un principe, qui est bon en lui même. Ce n'est pas raisonner juste, que de dire : Cet Homme est malheureux ; donc il est criminel. Mais ils n'en savent pas davantage. D'ailleurs, le préjugé, les apparences sont toutes pour eux. Il étoit difficile, qu'ils n'eussent pas de semblables présomptions contre un Homme qu'ils voient enchainé & poursuivi par la Justice. „ Il est trop acablé de maux, disent ils, pour n'être pas coupable de „ quelque crime énorme. Le Ciel vient „ déjà de lui faire éprouver les fraieurs mortelles, que cause une affreuse tempête. „ Ce Prisonnier vient de voir les Abîmes de „ la Mer s'entr'ouvrir pour l'engloutir. Et „ cela ne suffit pas pour apaiser la colère céleste. A peine se voit il réchappé d'un „ danger, qu'il tombe dans un autre plus „ grand encore. Une Vipère se trouve „ sous sa main, & lui fait une piquure mortelle.

C'est là un jugement précipité, j'en conviens, mais fort excusable chez des gens,
sur

sur tout qui ne conoissoient pas une Vie à venir. Les Chrétiens à qui elle a été révélée savent en conséquence, que Dieu ne punit pas toujours les Méchans sur la Terre, & que les souffrances ne concluent rien pour les Vices ou pour les Vertus d'un Homme. Il peut arriver, que pendant que Dieu épargne les plus coupables, des Gens de bien se verront exposez à de grands Maux. Mais ce qui doit sur tout excuser le jugement téméraire que ces Barbâres prononcèrent dans cette occasion, c'est qu'ils le corrigèrent bientôt; ils ne tardèrent pas à en revenir, & leur méprise ne dura que quelques momens. Voions ce qui les fit changer de sentiment à l'égard de St. Paul. C'est qu'ils le virent *secouer la Vipère dans le feu, & qu'il n'en reçut aucun mal.*

On doit se rapeller ici, que le Sauveur avoit promis à ses Disciples, sa protection contre les Animaux venimeux. Voiez ce qu'il leur dit à la fin de l'Evangile de St. Marc. *Voici les Miracles qui accompagneront ceux qui auront cru. Ils chasseront les Démonns en mon nom; ils parleront de nouvelles Langues: S'ils touchent des Serpens, ou qu'ils boivent quelque breuvage mortel, ils n'en recevront aucun mal**, On voit encore dans St. Luc, une promesse semblable faite aux LXX. Disciples **. Voici donc l'effet de ce que J. C. leur avoit pro-

* Marc. XVI. 17. ** LucX. 19.

promis. *Paul secoua la Vipère dans le feu, & n'en reçut aucun mal Les Barbares s'atendoient cependant qu'il enfleroit, & qu'il tomberoit mort sur le champ.*

En général, c'est là l'effet ordinaire de la morsure de la Vipère. Ceux qui se sont trouvés dans de semblables occasions, savent qu'après de tristes accidens la Mort doit bientôt suivre. Cependant, rien de tout cela n'arrive. Ces Barbares en sont dans une surprise extrême: *Lors qu'après avoir attendu longtems, ils virent qu'il ne lui en arrivoit aucun mal, ils changèrent de sentiment.*

Come ces Insulaires habitoient un País fort chaud, ils conoissoient parfaitement les effets de la morsure de la Vipère. Ils savoient que son Venin est des plus dangereux & des plus violens. Il doit causer dans le Sang une inflammation extraordinaire, qui se manifeste par des pustules. On enfle par la partie blessée, & quelquefois par tout le Corps. Dans peu de tems on meurt, en souffrant des douleurs cuisantes & une ardeur insupportable. Voila à quoi ces Barbares s'atendoient, & qu'ils sont surpris de ne voir point arriver. Ils ne se hatent point. Ils donnent à ce dangereux Venin un tems suffisant pour développer toute la malignité. Peut-être, que par la bonté de son Tempéramment

ramment l'Apotre résistera quelque tems. Mais la chose ne peut pas aller loin. Pendant quelque intervalle, ils persistent donc encore dans leurs premières idées. Mais quelle fut leur surprise de voir enfin, qu'ils avoient attendu inutilement l'êfet du Venin ! *Après avoir attendu longtems, ils virent qu'il ne lui arrivoit rien de facheux.*

Des gens bien affermis dans leurs présumptions contre St. Paul, auroient pu avoir recours à un expédient, pour expliquer ce cas singulier. Ils n'auroient eu qu'à dire, qu'il y avoit là dedans de l'enchantement & du sortilège. Combien de Chrétiens superstitieux, s'ils étoient témoins d'un Evènement semblable, qui essaieroient de l'expliquer par l'operation du Démon ! Ils nous parleroient d'abord de quelque pacte avec les malins Esprits, qui auroit arrêté l'êfet ordinaire du venin. Voici des Barbares plus sages & plus éclairés qu'eux. Ils n'hésitent pas à reconoitre ici la Puissance divine.

On doit surtout être frappé de la bone foi qu'ils font paroître. Il faut un grand fond d'équité, pour changer ainsi tout d'un coup de sentiment, pour réformer si subitement l'idée délavantageuse qu'ils avoient conçue de St. Paul.

Il n'y a qu'un moment, que c'étoit un Scélérat, digne de toute la colère du Ciel ;
pré-

présentement c'est non seulement un Homme de bien, que la Divinité protège d'une manière visible, c'est même un Homme divin. *Ils changèrent de sentiment, & dirent, que c'étoit un Dieu.*

Ils regardent St. Paul, come invulnérable, & par conséquent come étant d'une nature au dessus de l'Homme. Quand ils le prennent pour un Dieu, cela ne veut pas dire, que ce soit pour le Dieu suprême. On sait que les Païens reconnoissoient quantité de Dieux Subalternes. C'est ainsi que cet Apotre avoit déjà été pris pour le Dieu Mercure, dans une Ville de la Licaonie *. Quelques Savans ont soupçonné, que les Habitans de Malte prirent St. Paul pour Hercule. Le premier des travaux de ce Demi-Dieu c'est d'avoir écrasé des Serpens; étant encore dans le Berceau. D'ailleurs, Hercule étoit principalement adoré dans cette Ile come le Dieu qui detournoit les Maux. Mais on voit assez, que ce n'est là qu'une Conjecture.

Quelque idée que ces Insulaires aient attachée au titre de Dieu, qu'ils donnent à Saint Paul, on doit sans doute convenir qu'ils vont trop loin, & qu'ils se jettent dans un autre excès. Ils ne savent pas tenir le juste milieu qu'il falloit garder dans cette occasion.

* Actes. XIV. 12.

Ils devoient se contenter de reconnoître qu'ils s'étoient trompez dans leur jugement précédent, avouer publiquement que l'accident qu'ils avoient regardé come un Chatiment de Dieu, tournoit entierement à la gloire de cet Inconu. Un peu mieux informés, ils n'auroient plus donné à St Paul la qualité de Dieu, mais simplement celle de Ministre du Dieu suprême, & d'Envoïé du Ciel.

Ici & dans tous les autres cas semblables, qui se trouvent dans l'Histoire Sainte, les Prédicateurs ne manquent point de faire cette Réflexion, que le Peuple est toujours extrême dans ses jugemens, soit en bien soit en mal, & dans sa conduite, il passe de même d'une extrémité à l'autre. C'est ce que l'on peut remarquer dans ce qui arriva à nôtre Apôtre, lors qu'il étoit à Listre avec Barnabas. Come ils avoient guéri un Boiteux en présence du Peuple, on les prit pour des Dieux qui paroissent sur la Terre sous une forme humaine. Cette favorable prévention, à la si ton, que les Sacrificateurs de ce lieu là, amenoient déjà des Victimes pour leur immoler. Ces Apôtres travaillèrent avec soin à les desabuser, & à les convaincre, qu'ils n'étoient que de simples Hommes. Mais quelle n'est pas la legereté & l'inconstance du Peuple ! Quelques Juifs

ayant animé les *Liftriens* contre ces Apôtres, St. Paul fut fort maltraité. Il fut acablé de pierres, jusqu'à être laissé pour mort. On les vit dans leur aveugle fureur, prêts à sacrifier celui même à qui ils vouloient sacrifier quelques jours auparavant. Voilà comment le Peuple selon son caprice, tantot vous exalte & tantot vous foule aux piez.

Mais pour prouver cette inconstance du Peuple, l'exemple que l'on ne manque jamais de citer come le plus frapant, c'est celui du Sauveur lui même. J. C. dit on, est mené en triomphe par le Peuple dans Jérusalem, mais bientôt après ceux qui avoient fait rétentir l'air de leurs *Hofanna*, crient aussi qu'il faut le crucifier, qu'il faut l'oter du monde. Je remarquerai ici en passant, que je ne crois pas que cette Réflexion soit juste. En voici la raison : C'est qu'il n'y a aucune aparence que ce soient les mêmes Juifs, qui avoient mené en triomphe J. C. qui aient ensuite sollicité son Suplice. Il est beaucoup plus vraisemblable, que les Sacrificateurs aient taché d'en gagner d'autres qu'ils apostèrent pour crier, qu'il falloit le faire mourir. Et dès que ce ne sont plus les mêmes personnes, cela ne prouve point l'inconstance du Peuple.

Ce que l'on peut dire de plus précis, par rapport

rapport à notre Histoire, sur le Caractère du Peuple, c'est qu'on l'y voit tres bien dépeint. Il juge ordinairement sur de simples apparences, c'est ce qui fait qu'il se trompe presque toujours. Lors même qu'il essaie de coriger le jugement précipité, qu'il a prononcé, il se jette souvent dans un autre excès encore moins raisonnable. C'étoit prononcer trop légèrement que de dire, que parce que St. Paul avoit été exposé à de grands dangers, il falloit qu'il fut criminel. Mais c'étoit se tromper encore plus grossièrement, de dire, que parce qu'il en avoit été délivré d'une manière miraculeuse, il falloit qu'il fut un Dieu. Mais achevons d'expliquer notre Histoire.

Il y avoit dans cet endroit là des Terres qui appartenoient au plus considerable de l'Ile, nommé Publius, qui nous reçut chez lui, & qui nous traita avec beaucoup de bonté durant trois jours.

On voit assez que ce nom est Romain, Ce Publius étoit aparemment le Gouverneur de l'Ile. Il faut que ce fut un Home riche & fort libéral, puisqu'il traita pendant trois jours, non seulement le Capitaine du Vaiss. mais encore toute sa Troupe, qui aloit jusqu'au nombre de 276. personnes. Mais son hospitalité ne demeura pas sans récompense.

Le Père de Publius se trouvoit alors au lit,

malade de la Fièvre & de la Dissenterie. Paul l'alla voir, & aiant fait la prière, il lui imposa les mains, & le guérit.

Il y avoit dans ce Malade complication de Maux, Fièvre & Dissenterie. On fait combien ces deux maladies jointes ensemble sont dangereuses, surtout dans un Vieillard. Cependant St. Paul le guérit. C'est là l'effet de ces Dons Miraculeux que J. C. avoit promis à ses Disciples. Dans le Passage de St. Marc que nous avons déjà cité à l'occasion de la Morsure de la Vipère, le sauveur après avoir promis à ses Apôtres, qu'ils pourroient prendre impunément des Serpens, ajoute, *Et ils imposeront les Mains aux Malades, & ils seront guéris.* St. Paul ne s'en tint pas à cette Guérison miraculeuse. Cela fit que les autres Malades vinrent à lui, & qu'il les guérit aussi, come nous l'apprend St. Luc.

On débite aujourd'hui dans l'Ile de Malte bien d'autres Miracles opérés par cet Apôtre, mais qui n'ont pas la même authenticité. Ils disent, par exemple, que leur Territoire est exempt de Vipères & de Serpens, que du moins ceux qui se trouvent chez eux sont sans venin; c'est disent ils, que St. Paul maudit ces Animaux après en avoir été mordu. Il y a une Caverne près de l'endroit où ils imaginent que cet Apôtre

tre

tre a abordé, qu'ils appellent *la Caverne de St. Paul*. Ils attribuent à la Terre de cette Caverne la vertu de guérir les Morsures des Vipères, parce qu'ils veulent que ç'ait été là l'habitation de St. Paul, pendant les trois Mois de son séjours à Malte. On trouve encore dans cette Ile des *Glossopètres* ou Langues de Serpent, & des Pierres que l'on nomme des *yeux de Serpent*. Ce sont disent ils encore, les langues & les yeux des Vipères, qui furent pétrifiées par la malédiction de ce Saint Apôtre *.

Le Père George Bénédictin dans le Traité que nous avons déjà cité, réfute fort bien toutes ces prétendues Merveilles. Il fait voir, par exemple, que ces Pierres figurées nommées *Glossopètres* sont des dents pétrifiées du Chien de Mer apelé *Carcharias*, ou d'autres Poissons. La pétrification de toutes sortes d'Animaux, ou au moins de quelques unes de leurs portions, est aujourd'hui un sentiment généralement reçu de tous ceux qui ont cultivé l'Histoire naturelle. Ces dents ou ces langues de Serpens ont, dit on, la même vertu que la Terre de la Caverne contre la morsure des Serpens. On peut l'accorder aux Maltois dans ce sens-ci, c'est que ni l'une ni l'autre n'en ont absolument aucune. En cela la parité est entière.

K k 3

au-

* *Voiez le Diction. de la Bible de Dom Calmet, au mot de Malte.*

Je ne suivrai pas le P. George dans le détail de cette Réfutation ; il suffira de s'en tenir à cette raison générale, contre les prétentions des habitans de Malte, c'est le silence de St. Luc sur toutes ces propriétés merveilleuses. Si elles étoient réelles, ce seroit un Miracle subsistant encore aujourd'hui, & par conséquent plus frappant, que la Guérison du Père de *Publius*. C'est faire tort à St. Luc, que de le charger d'avoir supprimé des Dons faits miraculeusement à l'Isle de Malte, dont on pourroit s'assurer encore à présent, par les propres yeux. Les Miracles qui continuent de nos jours doivent l'emporter de beaucoup sur ceux qui n'ont fait que passer.

Si ce savant Bénédictin avec toutes les doctes recherches, n'a pas pu venir à bout, de transporter l'Isle de Malte où St. Paul fit naufrage dans le Golfe Adriatique, pour illustrer sa Patrie, il a heureusement réussi à combattre les prétentions superstitieuses des Maltois, & c'est ce qui doit donner du prix à son Ouvrage.

Outre la solidité des raisons qu'il emploie contre ses Adversaires, il a l'art de les tourner quelquefois en ridicule, & ses railleries ne manquent pas de Sel. Je suis tenté d'en mettre ici quelque trait. Nous avons vu que les Maltois veulent que tout ce qui se trou-

trouve chez eux soit des Monumens de l'arrivée de St. Paul, dans leur Isle. Y voit on une Fontaine ? Ils la tiennent de la main de St. Paul. Il fit sortir cette eau douce de Terre, soit pour batifer les Compagnons, soit pour l'usage ordinaire. On y lit cette Inscription qui en fait foi.

*Religione Sacrum Fontem venerare, Viator,
Naufragus has dederit cum tibi Paulus aquas.*

Le Bénédictin s'égaie un peu aux dépens de cette Tradition. Dequoi auroit servi cette Fontaine, dit il, à ces pauvres gens échapez du Naufrage ? Ils auroient trouvé ce présent miraculeux tout à fait à contretens. „ Nous sortons de l'eau, nous mou-
„ rons de froid, la pluie nous tombe encore
„ sur le Corps, nous sommes entièrement é-
„ puisés ; il nous faut du sec, un Couvert &
„ quelque Restaurant. Nous n'avons que
„ faire de boire d'avantage d'eau ; nous
„ n'en n'avons que trop pris, celle de la
„ Mer nous saisit encore la gorge, & nous
„ a presque suffoqués *.

K k 4

L'Eau

* *Dixisset illa enatantium turba importunum Stomachata prodigium. Ex aqua evadimus, algor enecat, impendet imber, fracti, madidique, igne tecto, refectiōne indigemus non aquâ. Quid opus est amplius potare, cum aqua quam in Mari exforbuimus, jam strangulet fauces?*
P. CCLXVII.

L'Eau que les Maltois peuvent avec plus de fondement se glorifier d'avoir reçu de Saint Paul, ce sont des eaux salutaires de l'Evangile. Quoi qu'il ne soit pas dit expressément que cet Apôtre ait prêché dans cette Ile, on ne sauroit se persuader qu'il y ait fait des Miracles sans travailler en même tems à leur faire conoitre la Religion Chrétienne.

Présentement il n'est pas difficile de pénétrer les vues de la Providence dans l'événement que nous venons d'examiner. St. Paul arrivant à Malte, est pris pour un malheureux, que la Justice divine veut faire périr d'une manière ou d'une autre. Que ce jugement est aveugle ! C'est peut être lui seul, que la Providence veut sauver du Naufrage. Le grand but de Dieu est, de répandre par tout l'Evangile. Paul est lié, & il ne peut plus aler où son zèle voudroit le conduire. Dieu excite à propos une Tempête. C'est Apôtre est jetté dans une Ile où il a occasion d'instruire les Habitans, & de faire des Miracles, pour prouver sa Mission divine. Il faut raisonner sur l'établissement de l'Evangile come sur les Peuples de certains Païs. Les Naufrages ont jetté des Homes dans des Contrées où ils se sont établis, & qui sans ces accidens seroient demeurées longtems désertes.

St.

St. Luc finit cette Histoire par la reconoissance des Habitans de l'Île. *Aussi vous firent ils de grands honeurs,* dit St. Paul. On fait que le mot employé dans l'Original marque non seulement le Respect & la Civilité, mais encore des Présens. La suite nous conduit à l'entendre ainsi. *Quand nous fumes prêts à partir, ils nous aportèrent toutes les Provisions nécessaires.* L'Historien sacré a comencé cette Narration en décrivant les sentimens d'humanité de ces Insulaires, il la finit par leurs sentimens de gratitude,





DISSERTATION.

Sur une Inscription trouvée à Besançon.

AU Mois de Mai 1746. achevant de démolir l'Eglise Colégiale & Paroissiale de *Ste. Madeleine* à *Besançon*, qui avoit été bâtie dans le XI.me Siècle, & qui étoit tombée en partie de caducité; l'on trouva une Pierre longue de quatre pieds & quatre pouces, haute de deux pieds deux pouces, & large de deux pieds, exactement taillée & qui paroissoit avoir fait parement par les deux bouts.

On lisoit a l'une de ses faces en Lettre initiales, hautes de deux pouces chacune, & d'un beau Caractère Romain.

OM
ILII

Ce Caractère, la forme & la hauteur des Lettres, ne laissèrent pas lieu de douter, que ce ne fût un Fragment d'Inscription, qui avoit été placé sur le fronton de quelque grand Edifice, du tems que la Ville de *Besançon* étoit Paienne, come seroit un Temple ou un Amphitheatre; & je crus d'autant

tant plus probable, que c'étoit à un Amphithéâtre, que l'Eglise de Ste. Madeleine étoit placée dans une vue, qui a toujours été appelée la vûe d'Arènes, & qui aboutit sur la Place où l'on voloit encore des Vestiges remarquables d'une Arène ou Amphitheatre; dans le tems que Mr. Chiflet a écrit son Histoire de *Besançon* *.

Je me rapellai un Fragment d'Inscription semblable, que j'avois vû plusieurs Années auparavant, dans la démolition d'une Maison voisine. Je recourus à la Note, que j'en avois prise, sur laquelle j'ai parlé de ce Fragment, dans *l'Histoire de la Province Séquanoise* ** & dont voici la Forme & les Termes.

AVG
ILI

Je trouvai que les Lettres étoient de même grandeur, dans l'un & dans l'autre Fragment, de caractères semblables, & les deux pierres de même longueur, hauteur & largeur: D'où je conclus, qu'elles avoient servi à la même Inscription, qui étant trop longue, pour être mise sur une seule pierre, l'on en avoit disposé plusieurs, pour servir à la graver; & j'ai crû qu'on pouroit rétablir cette Inscription dans les termes suivans:

R	<table border="1"><tr><td>UM</td></tr></table>	UM	Æ	E	T	A	U	G	<table border="1"><tr><td>US</td></tr></table>	US	T	O
UM												
US												
N	<table border="1"><tr><td>ILI</td></tr></table>	ILI	A	C	I	M	I	L	I	<table border="1"><tr><td>TI</td></tr></table>	TI	S.
ILI												
TI												

* *Part I. Ch. XXXI. fol. 19.* ** *T. I. p. 130.*

Ces termes forment une Inscription complete, pour un Edifice public, dans le goût Romain, & telle qu'on en trouve pour les cas semblables, dans *Gruter*, *Montfaucon*, & autres Antiquaires. Comme l'on voioit sur la Pierre, qui a été découverte la première, une lambe qui convenoit également aux Lettres Romaines M & N. J'ai crû qu'on pouvoit y lire NiLi, au lieu de MiLi, & n'en connoissant point d'autre, j'ai pensé, que cette première Pierre avoit été coupée en cet endroit, pour servir à un nouveau Bâtiment. Mais la découverte de la seconde Pierre, m'a fait changer de sentiment, & lire MiLi au lieu de NiLi, sur celle qui a été découverte la première, d'autant qu'on voit dans la seconde la première jambe d'un A, qui doit faire iLiA. Mais cela ne change rien à l'Inscription, qui se trouvera toujours du même sens.

Qu'il y ait eu dans la Province Séquanoise, sous l'Empire d'*Auguste*, des Soldats, qui se donnoient la qualité de *Milites niliaci*, & qui y étoient employés à la construction des Edifices publics; il paroît, qu'on ne peut pas en douter, à la vue des Vestiges du grand Temple auprès du Lac d'Autre & de l'Inscription qu'on y a trouvée, dans laquelle on lit, que ce Temple a été dédié *Marti Augusto*, par *Quintus Petronius Metellus*

Et *Marcus Petronius Magnus cum Militibus miliariis*. J'avois crû, que *Pan* étoit révé-
 ré dans le petit Temple dont les Vestiges res-
 tent à quelque distance du premier, parce
 qu'on y a trouvé une tête, trouée au dessus
 des oreilles, pour y placer des cornes, & des
 débris de Jambes & de Cuisses semblables
 à celles des Satires *. Mais, Réflexions faite,
 il me semble, que ces deux Temples ont
 été batis par les mêmes personnes & en mé-
 me tems, & que le petit aiant été élevé
 come le grand, par des Soldats Egiptiens,
 l'on y révéroit *Jupiter ammon*, qui étoit la
 Divinité de l'Egipte, où on le représentoit
 avec des Cornes & en forme de Bélier, de-
 puis le Nombriil en bas.

Or s'il y eut dans la Province Séquanoise,
 des Soldats Egiptiens, à vingt Lieues de la
 Métropole & destinés à faire des Ouvrages
 publics ; il est bien probable, qu'il y en a
 eu aussi dans cette Métropole occupés de mé-
 me, & qui ont marqué leur dévoûement à
Auguste, qui les y avoit envoiés, par
 Inscription des Arènes, qu'ils ont construi-
 tes à *Besançon*, come ceux qu'il avoit
 placé au Lac d'Autre, & qui y ont bâti des
 Temples. Il reste à voir, pourquoi ces
 Sol-

* *Histoire des Seq p. 149.*

Soldats ont été tirés de l'Egipte, envoiés dans les *Gaules*, & y ont travaillé à des Ouvrages publics.

On lit dans l'Histoire, qu'*Antoine*, dans la dernière Guerre qu'il eut avec *Auguste*, assembla auprès d'*Actium* deux Armées, l'une de Mer & l'autre de Terre. Celle ci composée de 18. Légions & de 24000. Chevaux, & que craignant une invasion, dans la partie de la *Libie*, qui dépendoit du Roïaume d'*Egipte*, par les Troupes qu'*Auguste* avoit envoiées en *Afrique*, sous le Commandement de *Cornelius Gallus*, il fit passer en *Libie* une Armée comandée par *Pinarius*, qui aiant appris la déroute d'*Antoine* auprès d'*Actium*, se rendit avec son Armée à *Cornelius Gallus*, après avoir fait massacrer ceux de les Soldats qui s'y oposoient. Il est bien probable, que l'Armée de *Pinarius* étoit composée de Soldats Egiptiens, puis qu'elle étoit destinée à couvrir le Roïaume d'*Egipte* qui ne dépendant pas alors de l'Empire Romain, *Antoine* n'auroit pas eu la liberté d'y faire passer les Légions Romaines, qui étoient à sa disposition, par le partage qu'il en avoit fait avec *Auguste*; d'autant qu'il en avoit besoin pour défendre les Etats qu'il occupoit en *Europe*, par ce même partage.

Il n'étoit pas de la politique d'*Auguste*, de laisser ses Soldats dans l'Afrique, au Voisinage de l'Egipte, ni à plus forte raison, de les y renvoyer ; parce qu'ils auroient pû s'y cantoner, & susciter ou apuier la Rebellion dans un puissant Etat, qu'*Auguste* vouloit unir à l'Empire, come il fit, en le reduisant en Province Romaine. Il n'y avoit point de moïen plus sûr, pour prévenir cet inconvenient, que de les éloigner & de les séparer, dans quelques parties de l'Empire affectionnée au Gouvernement d'*Auguste* : Telles étoient les *Gaules*, échües dans son partage de l'Empire avec *Antoine*, où les Troupes Egiptiennes pouvoient être transportées facilement par Mer dès l'*Afrique*, & dont le retour étoit impossible, sans le consentement de cet Empereur. Je conclus delà, qu'*Auguste* fit transporter & disperser les Soldats Egiptiens de l'Armée de *Pinarius* dans les *Gaules*, où ils pouvoient être utiles, non pour servir en qualité de Troupes réglées, mais à la construction des beaux Edifices dont *Auguste* avoit dessein d'orner, comme il fit, les différentes parties de l'Empire parce qu'alors come pendant un grand nombre de Siècles antérieurs, les Egiptiens étoient connus pour très habiles à
tirer

tirer les grandes Pierrés des Carrières, les tailler & les employer à de superbes & solides Edifices.

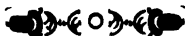
Il paroît certain qu'il en envoïa une partie à *Nîmes*, où l'on frapa des Médailles, avec l'éfigie d'*Auguste*, un Crocodile atataché a un Palmier au revers, & la Légende *Colonia, nemausensis*. C'est le simbole des Victoires de *Jules* & d'*Auguste* sur l'*Egipte*. Aussi est ce une Opinion comune, que cette Colonie a été composée d'*Egiptiens* envoiés par *Auguste* à *Nîmes* *.

Elle n'a pas pû épuiser les Soldats *Egiptiens* de L'Armée de *Pinarius* ni à beaucoup près : Ils ont donc dû être dispersés, soit au Voisinage de *Nîmes*, come à *Orange* &c. Soit plus avant dans les *Gaules*, come au *Lac d'Autre*, à *Besançon*, à *Auturs* &c. où ils ont pû être transportés facilement par le *Rhône* & la *Saone* ; & l'on se persuadera aisément qu'ils ont construit les Amphithéâtres ou Arènes, non seulement de *Nîmes*, mais encore d'*Orange*, de *Besançon* & d'*Auturs*. Ce fait n'est pas douteux pour celui de *Nîmes*, & nôtre Inscription le prouve pour *Besançon*

* *Moreri au mot Nîmes.*

Si cette Inscription & celle du *Lac d'Autre*, leur donent simplement la qualité de *Milites niliaci*, Soldats des environs du Nil, sans parler de Légions; c'est parcequ'ils n'avoient servi que come des Troupes Auxiliaires, auxquelles on ne donoit pas le titre de Légions, parce qu'elles n'étoient pas sur l'état de celles de l'Empire, & ne se formoient pas de la même manière.





ESSAI

*Sur cette Question : Est il plus agréable d'aimer
que d'être aimé ?*

DANS un Discours sur la Raison, je vous ai parlé, *Messieurs*, d'une Société de Gens de Lettres, où l'on raisonoit sur diverses Matières. Come ceux qui la composent ont différentes Professions, & que la Jeunesse n'est pas un titre d'exclusion, cela produit une grande variété dans les Sujets que l'on traite, & dans la manière de les traiter. Les uns choisissent des Sujets graves & sérieux: Sans se flater de pénétrer ce que les Sciences & les Arts ont de mystérieux & de difficile, ils se plaisent à les cultiver, & chaque découverte est pour eux une source de satisfaction. On fait toujours avec plaisir ce que l'on fait avec succès. Les autres glissent sur cela, come sur des Terres marécageuses, où l'on risque d'enfoncer, dès que l'on y veut marcher: Ils se contentent de percer le Labyrinthe du Cœur, d'en développer les replis, & de remonter à la source de nos sentimens: Ils croient que Dieu a fait ses Ouvrages, bien moins pour les sou-

mettre

mettre à nôtre examen, que pour nôtre usage; qu'il faut se hater d'en jouir, & ne pas perdre, à de pénibles recherches, un tems que le plaisir peut mettre à profit. Ils disent come Mr. *De la Motte*.

*Si le plaisir des Dieux est de voir, de conoitre,
Celui de l'Home est de sentir.*

*On suë à voir son Nom célèbre dans l'Histoire,
Une heure de plaisir vaut un siècle de Gloire.*

Come on les railloit sur leur goût superficial, l'un d'eux nous dit en souriant ; qu'ils avoient pour eux une Autorité bien respectable; c'est celle du fameux *Pascal*. Nous ne pouvions pas croire, que ce Théologien si sévère, qui pouffoit si loin la Dévotion, eut parlé en faveur de la Bagatelle. Nous voulumes voir par nos propres Yeux, & come nos Conférences se tiennent dans la Bibliothèque d'un de nos Confrères, il ne nous fut pas difficile de vérifier ce que l'on venoit de nous dire. Aiant ouvert le Recueil des Pensées de ce célèbre *Janséniste*, nous trouvames ce qui suit ; *On ne s' imagine d' ordinaire Platon & Aristote, qu'avec de grandes Robes & come des Personages toujours graves & sérieux : C'étoient d'honêtes gens, qui rioient come les autres avec leurs Amis, & quand ils enoient fait leurs Loix & leurs Traitez de Po'it que, ça étoit en sejoiant & pour se divertir : C'étoit*

la partie la moins philosophe & la moins sérieuse de leur Vie. pag. 248.

He bien ! Que dites vous de ce Passage, dit un de nos Messieurs ? Mr. Pascal n'étoit-il pas un brave Home, de faire ainsi l'éloge de la gaieté ? Il a bien raison de la louer, elle lui a bien servi dans ses Provinciales. On peut dire, que son enjoûement a fait plus de tort aux Jésuites, que tout le sérieux de Mr. Arnaud. Quand on a sû mettre les graces de son côté, on y met bientôt les Homes. Et ne croïez pas qu'il se bornat à faire l'Apologie d'une joie douce, qui est le meilleur témoignage de la sérénité de l'Âme & de la bone constitution du Corps : Mr. Pascal manioit l'Ironie avec beaucoup de finesse ; il étoit Home à sentimens ; je n'en veux pour preuve que cette pensée : *L'Esprit a son Ordre, qui est par principes & par démonstrations : Le Cœur en a un autre : On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'Ordre, les causes de l'Amour, cela seroit ridicule.* Cette proposition, ajoute-t'il, fera s'il vous plait le sujet de nôtre Conversation, en la changeant seulement un peu : Vous la trouverez dans le même Chapitre, où Mr. Pascal fait l'Apologie de la Joïe, & c'est en quelque manière lui, qui me l'a fournie. C'est aujourd'hui nôtre tour de proposer la Question. On ne doit pas trouver mauvais,

si nous nous préva'ons de nos droits : Nous fimes en dernier lieu, un magnifique étalage de l'Utilité de la Raison, & des Moïens de la perfectioner ; mais nous oubliâmes qu'elle se sauve quelque fois dans les bras de la Folie. Pour la ramener, nous ne ferons pas mal de badiner un peu, en examinant, *s'il est plus agréable d'aimer que d'être aimé?* Rien ne marque peut être mieux un Génie philosophique, que de savoir descendre des plus hautes sciences, jusqu'à un badinage ingénieux. C'est dommage, *dit l'un de nous*, que Mademoiselle de Scuderi ne soit pas en Vie, personne n'étoit plus propre à traiter cette Question ; elle nous auroit dit sur cela de jolies choses : A son défaut je vais comencer. Ma Jeunesse ajouta t'il, semble m'autoriser à parler le premier sur une Matière où le sentiment est bien meilleur Juge que la Raison. Car ici come le dit Pascal, il n'est pas nécessaire de principes ni de règles ; c'est le penchant seul qui décide & nous détermine ; il entraîne la Volonté ; & pour entrer, il ne s'amuse pas à fraper à la porte. Il semble, que rien ne peut surpasser le plaisir d'être aimé ; les manières gracieuses, vives, prévenantes, sont une suite de la tendresse que l'on a pour nous. L'Amour propre qui aime si fort à être flaté reçoit les hommages les plus empressez &

les plus sincères : Homages d'autant plus agréables à une Belle, qu'elle ne les doit qu'à ses charmes ; elle est l'Idole à qui l'on sacrifie ; elle est l'objet des desirs les plus passionnez ; elle réunit les suffrages du Riche & de l'Indigent, du Noble & du Roturier.

*C'est à l'Amour à rapprocher
Ce que sépare la Fortune.*

La Courtisane *Phriné*, voïoit également à ses pieds, ce que la Fortune, l'Esprit, le Pouvoir, & le Mérite, ont de plus grand & de plus illustres, des Rois & des Orateurs. Elle tourne au profit de la Patrie le Revenu de ses charmes, en l'employant à relever les Mœurs de *Thèbes*, qu'*Alexandre* avoit fait abattre. Quelle satisfaction d'humilier ceux qui font trembler tous les autres, de voir le superbe Philosophe se féliciter d'un regard favorable, & faire dépendre son bonheur de deux beaux yeux ? Les ris & les jeux s'empressent autour de la Beauté ; la voir est une faveur, ses bones graces sont le comble de la félicité. La belle *Roxane* disoit a *Soliman*, que le plaisir de comander & de se faire obéir, n'étoit que le second des plaisirs de la Vie ; que celui d'aimer & d'être aimé étoit le premier.

L'In-

*L'Indifférence est pour les Cœurs,
Ce que l'Hiver est pour la Terre.*

Etre aimé n'est ce pas la plus forte preuve que l'on possède des qualitez aimables ? Qualitez qui nous apartiennent, & qui ne doivent rien au hazard de la Naissance & de la Fortune. On aime un Grand moins pour lui même, que pour nous; on lui fait la Cour, pour participer en quelque sorte à son Crédit & à son Pouvoir. On aime un Riche, à cause de ses Trésors, on se flatte, que sa main s'ouvrira en nôtre faveur, & que semblable à une Source abondante, les Ruisseaux qui en découlent, se déchargeront dans nôtre Sein ! Les Richesses & la Puissance sont des qualitez étrangères à l'Home ; mais la Beauté est l'apanage de la Personne qui jouit de ce don précieux.

Je n'aime rien en vous que vous même, disoit Berenice à l'Empereur Titus : Quand la Fortune vous dépouilleroit de cet éclat qui vous environne, de ce pouvoir immense, que vous faites servir au bonheur des Peuples ; Quand elle vous feroit choir du Trone, que vous remplissez si dignement, mon Cœur ataché a votre Personne vous suivroit par tout. La Fortune ne sauroit vous enlever les Dons que vous tenez de la Nature, & qui sont au dessus de l'Empire de l'Univers.

*Ce n'est point la Grandeur que j'aime en mon
Amant,
Paré des seuls attraits, de la simple Nature,
Il seroit à mes yeux, l'Objet le plus charmant,
La plus magnifique parure,
Ne sauroit égaler un-si bel Ornement.*

La Solitude la plus affreuse devient un Séjour agréable, quand on est près de ce que l'on aime. On a dit que les plaisirs font le Printems : On peut dire aussi, que la Personne aimée, fait naître des Fleurs au milieu des Ronces & des Epines. Un seul regard fait oublier à un Amant le Monde entier, que son Cœur sacrifie à sa Maitresse.

*Fixant sur ses attraits une Vile attentive,
Son Oeil laisse égarer son Ame fugitive,
Chaque soupir lui vaut, le plus tendre retour ;
Et son Amour s'accroit des faveurs de l'Amour.*

Vous voyez que l'Amour seul tient lieu de tous les biens ; aussi est il le seul, qui ne puisse être remplacé par les Richesses & par la Grandeur. *Marc Antoine* immole à sa Maitresse l'Empire du Monde, dans la Bataille d'Actium ; il tuit moins *Jules César*, qu'il ne fait *Cleopatre*.

*Il ne voit, ne conoit, ne cherche, n'aime qu'elle :
Pour ne pas la quitter, il cesse d'être Roi.*

Peut elle douter de sa foi ?

Et come elle sera toujours aimable & belle,

Peut il cesser d'être fidèle

Et passer sous une autre Loi ?

Coment est ce que *Marc Antoine*, n'auroit pas sacrifié sa Couronne à *Cléopatre*, puis qu'un Amant n'auroit pas changé son Verre, contre tous les Trônes du Monde ; en voici la raison.

Je ne changerois pas pour le Trône des Rois,

Ce petit Verre que tu vois ;

C'est qu'il est fait, Ami de la même fougère,

Où je baisai plus d'une fois

Mon aimable & tendre Bergère.

L'Amour est quelque chose de si agréable que l'on chérit même ses peines, & que les larmes qu'il fait verser, ont une sorte de douceur ; c'est que l'Amour les essuie lui même avec son Bandeau, & qu'il est un excellent Consolateur. Je ne me suis jamais trouvé à la représentation de *Zaire* * ou d'*Iphigénie* **, que je n'aie été fort attendri ; mais j'éprouvois alors un sentiment délicieux ; je

LI 5

trou-

* *Tragédie de Mr. de Voltaire.*

** *Tragédie de M. Racine.*

trouvois beaucoup plus de plaisir à pleurer, que les autres n'en ont à rire.

*L'Amour change en douceur la tristesse elle même
Tout devient plaisir quand on aime.*

Après cela n'a-t'on pas raison de s'écrier ?

*Le don le plus nécessaire
Est de brûler & charmer.
Le plaisir est le salaire,
De qui se laisse enflamer.
La Beauté n'est que pour plaire,
Le Cœur n'est que pour aimer.*

Ce dernier Vers me rapelle la Question que nous traitons, & j'avoüe, reprit le jeune Home qui parloit, que le plaisir d'aimer, me paroît surpasser celui d'être aimé. En éfet à quoi nous servira-t'il d'être aimé, si nous n'aimons pas celui qui nous aime ? Sa tendresse nous deviendra importune, & elle le fera bien d'avantage, si nous aimons quelqu'autre que lui. L'Amour se plaît au mystère, & ne veüt point de témoins. Une persone qui nous aime, & que nous n'aimons pas, est un surveillant bien incomode ; il demande sans cesse ce que nous ne saurions lui acorder, & il empêche que
celui

celui à qui nous ne voudrions pas refuser,
puisse obtenir ce qu'il nous demande.

*Quand d'une voix & douce & tendre,
Licidas m'invite à me rendre,
Ha! qu'il sait bien persuader,
Et que je me plais à l'entendre,
Il en coûte moins à céder,
Qu'il coûteroit à se défendre.*

Voilà l'aveu que faisoit une Belle, qui aimoit autant qu'elle étoit aimée, & dont l'amour croissoit de l'espérance d'aimer davantage. Le plaisir d'aimer nous tire de l'ennui & de la langueur : C'est un doux exercice, qui est propre à l'Ame ; elle est faite pour agir, pour aimer, & pour sentir. Nous entrons ainsi dans les vues de la Providence, & nous donnons, à nos Organes, ce mouvement agréable & délicieux qui se répand jusques dans l'Ame, & la tire de sa léthargie. Aussi, Madame des Houlières, qui se conoissoit si bien en sentimens, dit, quelque part, en s'adressant à l'Amour.

*Je ne demande point de ces destins heureux,
Que l'on desire tant, que tu fais quand tu veux.
A' toutes tes rigueurs je suis acoutumée.
Et pour plaire à l'Ingrat qui m'avoit su charmer*

Je

*Je ne demande point le plaisir d'être aimée ;
Je ne veux que celui d'aimer.*

Ma Fille disoit *Mr. de l'Enclos* , profitez de votre Jeunesse pour aimer, & ne soiez scrupuleuse que sur le choix de vos Amans : La leçon ne fut pas perdue.

Aime t'on ? L'Amour prête à l'objet aimé, toutes les qualitez qui lui manquent, & la Copie qu'il en fait & qu'il grave dans notre Cœur, est beaucoup au dessus de l'Original. De là vient qu'au gré des Amans, celle qu'ils aiment est la plus belle Personne de toute la Terre.

*L'Imagination répare,
Le défaut des Atraits que la Nature avare,
Se jouant des Voeux des humains,
Ne répand point à pleines mains.*

Quelqu'un disoit qu'après un Ciel semé d'Etoiles , il ne voioit rien de plus beau, qu'un Cercle de belles Femmes, & qu'il les mettoit bien au dessus des Perles & des Diamans. Un Home amoureux va plus loin & place au premier rang un Cercle de belles Femmes ;

Soins de plaire sans Art, graces toujours nouvelles,

Esprit, Trésors, Vertus, je trouve tout en elles.

Si nous ne sommes pas d'abord heureux, nous nous flatons de le devenir, & nous le sommes en effet par l'Espérance.

*Hà ! des douceurs de l'Espérance,
Si l'Homme conoissoit le prix,
Il n'auroit plus que du mépris,
Pour cette courte & foible jouissance,
Des biens dont son Coeur est épris.*

Que l'on déclame tant que l'on voudra contrel'Amour, il ne faut que la vue d'un beau Visage ; pour faire échouer toutes les résolutions du Philosophe. Au défaut des biens réels, & de la possession de la personne aimée, un regard, un simple sourire, moins que cela, son Image que le sommeil nous présente ; car l'Imagination est un Peintre dont l'Amour conduit presque toujours le pinceau ; toutes ces douces chimères suffisent à faire les délices d'un Amant ; aussi l'un d'eux décrit ainsi le bonheur dont il jouit en songe.

*L'autre jour au lever de la charmante Aurore,
L'Amour combloit tous mes desirs,*

*Jamais l'aimable Amant de Flore,
 N'a goûté de si doux plaisirs.
 Amour fixe ici la présence,
 De l'Objet dont je suis épris!
 Hâ! quelle tendre recompense!
 Que mon Cœur en sent bien le prix!
 Le Soleil ouvrant ma Paupière
 Détruit l'aimable erreur, dont je métois flaté.
 Dieu du Jour, porte ailleurs, ta fatale lumière,
 Et rends moi ma félicité.*

On voit par là combien l'Amour est d'intelligence avec notre Cœur. Un jeune Homme, qui a le talent de plaire, ne doit pas toujours son bonheur à l'illusion d'un songe, le Dieu du jour ne lui est pas moins favorable, que le Dieu de la Nuit.

*Quand sur le sein de la charmante Lise,
 Le beau Tircis place des fleurs
 Que d'une Voix tendre & soumise,
 Il exprime si bien ses vœux & ses Ardeurs,
 Que je crains de Tircis les discours enchanteurs!
 Lors qu'un jeune Berger parle un certain langage
 Que d'un moment heureux, il sait bien faire usage ;
 On oppose au Berger d'inutiles rigueurs,
 Dans ce moment fatal, c'est bien être assez sage
 Que de n'offrir pas ses faveurs.*

Ce qui semble décider la Question, c'est que les Poetes, qui conoissent mieux que moi *reprit nôtre Interlocuteur*, l'espèce de plaisir qui mérite la préférence, se déclarent pour celui d'aimer. L'un d'eux dit :

*J'adore une Beauté légère,
 Ses Apas ont sù m'enflamer,
 Si je n'ai pas le bonheur de lui plaire,
 J'aurai le plaisir de l'aimer.*

Vous trouverez peut être que je m'égaie trop, mais la gâjeté est amie de l'innocence. Les Gens les plus gais sont les plus doux & les plus sociables.

Le jeune Home se tût, après avoir prononcé ces mots; en regardant d'un Air mâlin un de ses Confrères, qui branloit la tête : Vôtre gravité m'impose silence, *lui dit il*, je crains de vous ennuyer, & d'abuser de vôtre patience. Avbuez que je viens de la mettre à une grande épreuve, & qu'il a falu toute vôtre politesse; pour vous résoudre à m'écouter. Je conviens, *répond Ariste*, que le tæms me paroît trop précieux, pour l'emploier à de vains amusemens. Un badinage quelque délicat qu'il soit, n'est dans le fond qu'un badinage, c'est à dire
 une

une chose très frivole. C'est peut être ce qui a fait dire à un ancien Philosophe : *Que les Dieux étoient en pointe de Nectar, quand ils firent l'Home.* Le célèbre Pélisson, reparut le jeune Home, pensoit plus favorablement de ce qui ne vous paroît qu'un Jeu d'esprit, indigne de nous occuper : Voici ce qu'il dit, dans la belle Préface, qu'il a mise au devant des Oeuvres de Sarrazin. Ces Ecrits, qu'on traite comunément de bagatelles, peuvent servir à éclairer, l'Esprit & à former le goût. Ils plaisent, ils divertissent, ils sèment & répandent par tout la joie, qui est, après la Vertu, le plus grand de tous les Dons. Les Passions elles mêmes ont leur utilité ; elles mettent en quelque sorte les Vertus en mouvement. Les grandes Passions font les grands Homes, qui produisent à leur tour de grandes Actions. Nous devons à l'Amour de la Gloire, les Césars, les Thémistocles & les Cicérons. Les Atheniens étoient le Peuple le plus poli, le plus éclairé de toute la Grèce, & qui avoient le plus l'Esprit tourné au grand : Ils étoient aussi le Peuple le plus ennemi de la tristesse ; la Conversation faisoit son amusement & les Spectacles son occupation. Que seroit devenu Alcibiade, l'un de leurs plus fameux Capitaines, s'il n'avoit pas eû, au suprême

degré

degré, le don de plaire & d'amuser les autres, en s'amusant soi même. Rome n'a jamais été si puissante, que lors que la Volupté y règnoit, pour ainsi dire. A-t'elle émouffé le courage de *Luculle* & de *Marc Antoine*? La gaieté est à l'Esprit, ce que l'action est au Corps. Pour être à son aise, il faut que l'un soit en mouvement & l'autre joieux. Ce qui est selon la Nature est toujours bien, & l'on ne sauroit le condamner.

Mais, nous dit-on, le plaisir a des Ailes & s'envole avec rapidité. Hé bien, c'est pour cela, qu'il ne faut pas le laisser échapper, quand on le tient. A examiner de près les choses, qui nous paroissent les plus importantes, on verra combien elles sont légères & frivoles. O Homes, quel sujet avez vous de vous élever? disoit Mr. *Massillon*: Toute la Puissance du Monde n'est qu'un néant par sa foiblesse; toute l'Estime du Monde n'est qu'un néant par sa fragilité; toutes les Richesses de la Terre ne sont qu'un Néant, par les accident qui nous les peuvent ravir. Les Sciences elles mêmes, qui vous paroissent si dignes de nous occuper, que sont elles après tout? Des opions incertaines, qui se détruisent les unes les autres.

*Longues erreurs qu'elles font naitre,
Vous n'apprenez que trop, que chercher à conoitre
N'est, hélas! qu'apprendre à douter*.*

Un Home d'Esprit disoit, qu'après avoir longtems étudié, il ne se trouvoit pas plus éclairé qu'auparavant; & qu'après avoir marché dans des routes ténébreuses, il se trouvoit encore heureux de pouvoir revenir au point d'où il étoit parti. Le Père Mallebranche ne croioit pas, qu'il fut possible à la Raisou de démontrer l'existence de la Matière. *Je ne sai qui m'a mis au Monde*, disoit le célèbre Gassendi à l'heure de la mort, *j'ignore & qu'elle étoit ma destinée, & pourquoi l'on m'en retire.* Grande incertitude pour un Philosophe! Et que cela ne vous surprene point; l'Home est si ignorant, qu'il ne se conoit pas lui même; il sort du Néant, dit Mr. Maffillon, son être est un Néant, & il tend toujours au Néant, d'où il a été tiré. L'évidence semblable à une perspective s'éloigne à mesure qu'il en approche: Elle dépend du rapport de deux idées, que nous comparons entr'elles: Or cette liaison nous échape quelque fois, ou bien, ce qui produit le même effet, nous mettons ce rapport là où il n'est

* *Mad. Deshoulières.*

n'est point. La Raïson, qui devoit être nôtre Guide dans le sentier de la Vérité, chancelle elle même, & ne fait quelle route tenir ; elle dit à l'un, Prenez à droite, & à l'autre, Marchez à gauche. Si elle nous done assez de lumières pour conoitre nos devoirs, elle ne nous done pas assez de force pour les pratiquer ; c'est ce qui cause nôtre trouble, & nôtre inquiétude. On voudroit pouvoir allier le Vice & la Vertu, & l'on sent que cela est bien difficile. Le Cœur est plein de courage, mais l'Esprit est foible. Il en coute trop de résister au penchant. Dans une violente tentation, on diroit volontiers, côme la Présidente *Tambonneau*, que pour la faire cesser, le plus court est de succomber. Avouons le ; quand il faut luter sans cesse contre le Tempérament & les Passions, la Victoire est bien douteuse. Côme le disoit *Pascal*, *L'Home veut faire l'Ange, & il ne fait que la Bête.*

*Ici bas il est vrai, tout n'est que Vanité,
D'ignorance & d'erreurs toute la Terre abonde ;
Mais aimer tendrement une jeune Beauté,
Est la plus douce erreur des Vanitez du Monde.*

Je ne sai, si la Raïson, avec tous ses

charmes, peut se vanter, d'avoir autant de sectateurs que l'Amour, & des Partisans aussi illustres : Il a fourni à Platon, ses plus belles comparaisons ; il en parloit trop bien & trop souvent, pour ne pas y être sensible.

Quand l'Image de l'Amour ne déplaît point, il ne déplaît pas longtems lui même. *Il y a dans notre Ame, dit Plutarque, de certaines semences d'amour, en sorte qu'elle n'est pas plus faite pour penser, raisonner, & se souvenir ; que pour sentir & aimer.* Mr de Fontenelle, si bon Juge, après avoir comparé le parti de l'Amour & celui de la Raison, conclut.

*Q'on les peut l'un & l'autre & louer & blamer,
Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.*

Mais pourquoi disputer d'avantage ? Quel est le but où la Raison nous veut conduire ? C'est au Bonheur, & ce Bonheur nous le trouvons dans le Plaisir. *Le bien en général, come le définit Mr. Locke, n'est autre chose, que ce qui est propre à produire ou à augmenter en nous le plaisir, ou à diminuer & abrégier la douleur.* Pouvons nous nous flater,
que

que ce Bonheur soit l'Ouverage de la Raison ? Pour être Vieille, elle n'en est guères plus sage.

*La Raison a fait de tout tems,
Chez les Animaux raisonnable,
Beaucoup plus de Gens miserables.
Qu'elle n'a fait de Gens contents.*

Avez vous achevé, interrompit Ariste ? Etes vous bien satisfait de vous même, & bien convaincu, de ce que vous venez de dire ? Votre Raison ne vous reproche t'elle rien ? N'êtes vous point indigné contre vous mêmes, d'avoir ainsi abusé de vos lumières & de votre Esprit ? Pouvez vous croire sérieusement que l'on puisse être tranquile & content, lors que l'on coule ses jours dans de vains amusemens ; qu'on ne fait que passer d'un plaisir à un autre ; & qu'on ne se dérobe à l'ennui, qu'en se déroband en quelque sorte à foi même ? Est ce là nôtre destination ? N'avons nous point de fonctions à remplir, & de devoirs à pratiquer ? Une Créature libre & intelligente se dégradera t'elle elle même, s'avilira t'elle jusqu'à se placer dans le rang des Animaux, qui n'ont pour guide qu'un aveugle instinct ? La vie ne seroit

roit elle qu'un jeu continuel ? La Volupté seroit elle la seule Divinité digne de nos vœux & de nos hommages ? Ne considérons nous jamais, que le Tombeau se trouve souvent entre nous & l'Objet auquel nous courrons ; & qu'un trop grand épanouissement dans la joie, peut nous être aussi funeste qu'un trop grand resserrement dans la tristesse ? Vaut il la peine d'orner une Victime qui vâ recevoir le coup mortel ? Ou vous venez de parler sans consulter la Raison ; ou vous avez parlé par l'organe même de la Raison. Si vous avez parlé sans Raison, vous me permettrez de vous dire que je ne mets alors aucune différence entre vous & un Perroquet, & vous ne méritez point d'être écouté. Si vous avez parlé par l'Organe de la Raison, vous n'êtes qu'un ingrat, qui vous servez de son secours, pour la trahir ; mais elle est si sûre de la Victoire, qu'elle n'a pas craint de vous prêter des Armes pour combattre contre elle même. Si vous faites bien, vous confesserez vaincus, & vous triompherez glorieusement de vôtre défaite ; elle assurera vôtre repos & vôtre bonheur. Ce qui fait nôtre trouble & nôtre infortune, c'est lors que nous sommes agitez par des mouvemens contraires qui se heurtent sans cesse,

cesse ; tantôt dociles à la Raison, & tantôt entraînez par la Folie. On peut dire que le Voluptueux court au fruit défendu à travers les ronces & les épines. Il ne jouit point d'une véritable satisfaction ; semblable à un Home altéré qui ne sauroit étancher sa soif, au milieu même d'un grand Fleuve. *Qu'on invente de nouveaux plaisirs*, s'écroit un Empereur, dont les sens émouffez par un exercice continuel, ne pouvoient plus être ébranlés par les plaisirs qu'on lui présentoit. Avons nous pris le parti d'être vertueux & raisonnables, demeurons nous fermes dans cette résolution, nous nous trouvons tranquilles & heureux : Rien ne sauroit troubler cette égalité d'Ame, qui nous rend supérieurs à tous les Evenemens ; la prospérité la plus éclatante ne nous enfle point, & les disgrâces les plus funestes n'ont pas le pouvoir de nous abatre. Cette paix de l'Ame donc entrée aux Sciences, qui fuient le trouble & l'agitation. Comme les Passions ont pour Compagnes, le Mensonge, & les Ténèbres ; l'Innocence a pour Amies la Lumière & la Vérité.

La Sageffe elle même chancellera, si elle n'est soutenue par la Raison. Qu'est ce, par exemple, qu'une Vertu de tempérament ?

ment? Une chose qui ne dure; qu'autant qu'il plait au Sang; quelque degré de mouvement ou de chaleur de plus ou de moins fera la différence de la Vertu & du Vice: N'écoutez donc que la Raison seule; Atentifs à sa voix, faites taire les Passions; vous sentirez alors qu'elles tirent toute leur force de nôtre foiblesse. Il faut leur donner des bornes, dites-vous, mais ces limites où les placerez vous, & les respecteront elles?

Enfin, *Monsieur*, consultez vôtre Conscience, il n'y a point de meilleur Caluiste, & si vous doutez encore, que les Passions soient vicieuses & nuisibles, vôtre doute même sera un Arrêt qu'elle prononcera contre elles. Du moins *Cicéron*, qui n'étoit éclairé que par les seules lumières naturelles le pensoit ainsi. Voici ce qu'il dit dans ses Offices; cette belle maxime mérite de nous être toujours présente. *Lors qu'on a lieu de douter si une chose est juste ou injuste, il faut s'en abstenir; car l'apparence même du mal est un mal.* A l'égard de l'Amour dont vous avez si fort vanté les douceurs; son flambeau éclaire moins qu'il n'éblouit: Aussi ceux qui le prennent pour guide tombent ils souvent dans des précipices; les Annales

Decembre 1747.

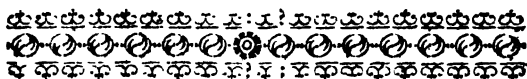
529

les ne sont remplies que d'Histoires tragiques ; & le Théâtre ne rétentit , que des pleurs qu'il fait répandre. Comme *Ariste* parloit encore , il vint des Etrangers , qui l'interrompirent ; la Conversation devint generale , & chacun se retira. La fin de cet Entretien , sera aussi la fin de ma Lettre. Je suis &c.

GENEVE

J. B. T.





HISTOIRE

DE

DUFRENE.

*A Mr. D*** le Fils, l'un des Journalistes.*

ON dit, *Monsieur*, que les liaisons qu'on forme dans les Voïages ne sont pas de longue durée & que l'absence en laisse à peine une foible idée; il n'en est pas ainsi de la nôtre; nous nous plûmes dès que nous commençames à nous connoître; la conformité de nos goûts, une estime mutuelle, ont serré les nœuds d'une union que le tems ne sauroit détruire: Je vous promis, en nous séparant, de vous donner souvent des preuves de mon souvenir; il se présente aujourd'hui une occasion toute naturelle d'exécuter cette promesse. J'ai besoin du secours de vos lumières, & j'espère que vous ne me le refuserez pas, dans les circonstances où je me trouve; La Question que j'ai à vous proposer est très délicate & très importante; mais avant que de la résoudre,

foudre, il faut nécessairement que je vous rappelle une partie de mon Histoire; vous verrés par là les obligations où je suis entré malgré moi, & celles que le cœur, la reconnoissance, & les sentimens les plus vifs de tendresse ont formé; vous me dirés après cela vôtre sentiment; vôtre décision me servira de règle.

Je suis né dans le Bearn, & j'avois pour Père un Gentil Homme, qui étoit heureux, parce qu'il avoit assés de Rentes pour vivre d'une manière commode, & qu'il n'avoit pas l'ambition de s'agrandir, & d'ailer en Cour, ranper auprès des Ministres pour obtenir les faveurs du Prince. Son bonheur ne fut troublé que par la mort de ma Mère, & cette perte fut pour moi une source d'infortunes. Elle jetta mon Père dans la plus profonde & la plus noire mélancolie; son Esprit naturellement doux, s'aigrit à un point qu'il devint insupportable à lui même; ses paroles étoient des injures & des emportemens; ses Enfans qui lui étoient auparavant si chers, & auxquels il témoignoit la plus forte tendresse, paroissoient lui être devenus odieux. Ma Sœur & moi, acoutumés à toutes les douceurs d'un Père & d'une Mère, fûmes vivement sensibles à un traitement que nous n'avions pas mérité. A peine sortions nous alors de l'enfance; nous n'étions pas en état de

de nous prêter sagement aux chagrins d'un Père accablé sous le poids de son affliction. Un jour que nous le vîmes dans une espèce de desespoir & de fureur, nous résolûmes de nous dérober de sa présence, & d'aller auprès d'une Tante qui demuroit à 30. lieuës de chez nous; chercher un azile contre un Pere que nous traitions de dénaturé & de barbare.

Que cette résolution nous couta cher ! Nous nous mîmes en chemin avec quelques légères provisions, & une tres petite Somme d'argent. A peine eumes nous fait trois ou quatre lieuës, que la Nuit nous surprit dans une Forêt que nous étions obligés de traverser. Nous étions acablés de lassitude, ma Sœur sur tout, ne pouvoit plus se soutenir; tout son Corps trembloit; elle chanceloit à chaque pas. Nous fumes contraint de nous arrêter, & de choisir l'endroit le plus propre pour nous y reposer pendant la Nuit. Heureusement nous étions dans la Saison du Printems, l'air étoit doux & serein, la terre étoit couverte de fleurs & de verdure; cela cependant ne diminuoit guères une certaine horreur que nous ressentions à la vuë de nôtre état. Tout jeune que j'étois, je faisois mes efforts pour consoler ma Sœur, & pour la rassurer; je lui fis un petit Lit de feuilles & de gazon au pied d'un Arbre, je
me

me plaçai à ses pieds, & je tâchai de lui procurer un peu de sommeil, en lui marquant une fermeté que mon Cœur démentoit à chaque instant. A peine goûtions nous quelque repos que nous fumes reveillés par les cris & les hurlemens des Loups & des autres Bêtes féroces, qui habitoient cette Forêt; une sombre lueur que formoient les Etoiles & qui perçoit à peine les feuilles des Arbres qui nous couvroient, ne nous laissoit de clarté qu'autant qu'il en falloit pour apercevoir les Animaux sauvages qui cherchoient leur pâture, & dont nous craignons de devenir la proie. Je vous avouë que dans ce moment nous nous crûmes perdus: L'Imagination, qui grossit toujours les objets, augmentoit encore nôtre frayeur; une sueur froide couloit de nos veines; ma Sœur me tenoit étroitement embrassé, & me suplioit avec une voix entrecoupée de ne pas l'abandonner: Hélas! je n'avois rien dans le monde de plus cher qu'elle; j'étois résolu de mourir avec elle, plutôt que de nous séparer. Nous atendions l'Aurore avec impatience, elle parût enfin, & nous nous hâtames de sortir de ce Bois fatal. Nous ignorions alors que les Bêtes les plus féroces sont moins à craindre que les Homes, & que des Passions violentes sont plus redoutables qu'un instinct cruel. A peine étions nous a quelques pas de
la

Forêt, que nous aperçumes un Cavalier, qui s'arrêta quand il nous eut joint. Sa physionomie nous fit peur; quelque chose de rude, de sombre & de barbare, étoit répandu dans son air & sur son visage; il nous regarda attentivement, & nous demanda brusquement où nous avions dessein d'aller. Après avoir satisfait le mieux que nous pûmes, sa curiosité, il s'offrit de nous accompagner, & voulut mettre ma Sœur derrière lui; elle fit quelque résistance, & lui ordonna de se retirer. A ces mots il ne garda plus de mesures, & voulut user de violence contr'elle; il poussa l'emportement jusqu'à la brutalité: Que n'avoit elle pas à craindre d'un Homme de ce caractère? Je fremis même d'y penser. Tout mon sang s'enflama de colère & de rage; je laisis un Pistolet, qui apartenoit à ce Scélerat, & mon coup le jetta par terre. Ma Sœur tomba à côté de lui, toute couverte de son Sang. Je voulus la relever, mais que devins je, quand je la trouvai froide & mourante? Une pâleur mortelle étoit sur son visage, elle ne pouffoit que des sanglots, & je vis avec horreur qu'une balle l'avoit blessée. Ma douleur n'eut alors plus de bornes; je pouffai d'afreux gémissemens, j'acusois hautement la Providence de cruauté & d'injustice. Mais cette même Providence veilloit sur nous, & ma voix toute criminelle qu'elle étoit,

étoit, fut entenduë. Je vis venir à nous un Vieillard vénérable, dont l'abord avoit quelque chose de tendre & de gracieux: Il parut vivement touché de ma desolation. Un Homme mort, une Fille mourante, & moi qui fondeis en larmes: Quel spectacle! Rassurés vous, mon Enfant, me dit-il, rassurés vous; vous n'avez pas besoin de vos pleurs pour m'attendrir; l'état où est cette Demoiselle exige un prompt secours, aidés moi à le lui donner: Nous la portames ensemble dans une petite Cabane, qui n'étoit pas éloignée, & nous visitames sa blessure. Les mouvemens qu'il falut lui doner la réveillèrent comme d'un profond sommeil; ses premiers regards tombèrent sur moi; elle me tendit la main en soupirant, & je lui présentai nôtre Bienfaiteur. Il me fit espérer une prompte guérison; les Discours rendirent un peu de calme à mon Esprit, mais rien ne me fit plus de plaisir que son extrême attention pour ma Sœur. Il manquoit presque de tout, mais ce qu'il lui donoit étoit propre & bien préparé. Ses forces revinrent peu à peu; & ne nous laissèrent plus craindre pour sa vie. Tant qu'elle avoit été en danger, il n'avoit été occupé que d'elle, & n'avoit point demandé quel étoit nôtre nom, & le Lieu de nôtre Naissance; mais lors que le péril fut passé, il nous pria de lui parler avec confiance, & s'informa du
sujet

sujet de nôtre Voyage. Je ne voulus point le lui dire, qu'il ne me promit le secret, & une entière liberté de suivre ce que j'appellois ma destination. Il me promit ce que je voulus, & je lui dis mon nom. Il conoissoit nôtre Famille depuis long-tems, & fut vivement frappé de l'étrange résolution que nous avions prise. Il nous aprit que cette Tante que nous allions voir étoit morte, depuis quelques jours ; il nous fit envisager tous les dangers auxquels nous nous étions exposés, & ceux que nous étions prêts de courir encore ; il nous dit que ce qui venoit de nous arriver, marquoit assez que le Ciel étoit irrité de nôtre sortie de la Maison paternelle, & de la faute que nous avions faite, en laissant nôtre Père en proie à son affliction. Qui le consolera, nous disoit-il, si ses propres Enfans l'abandonnent ; & vous, Mademoiselle, ajouta-t'il, en s'adressant à ma Soeur ; vous qui êtes d'un Sexe foible & timide, comment avez vous pû vous résoudre à vous éloigner de celui qui vous a donné la naissance, & a exposé chaque moment vôtre vie, & vôtre innocence ? Que seriez vous devenue, si le Ciel ne m'eut envoié à vôtre secours, encore n'avez vous pû sauver vôtre honneur que par la mort de celui qui l'ataquoit. Je n'examineraï pas, continua t'il, si ce Meurtre est permis ou non ; toujours est il vrai, qu'à vôtre occasion un Home a été tué

tué dans les plus funestes dispositions, & son Ame, pleine de desirs impurs; son Ame que fera t'elle devenuë? Vous vouliez, dites vous, éviter les mauvais traitemens de vôtre Père; mais n'est-il Père que lors qu'il vous manifeste sa tendresse? Cesse t'il de l'être, quand il a le plus besoin de consolation, & que sa douleur lui ôte presque l'usage de la Raison? Croïés vous que Dieu ne vous ait mis au Monde que pour en goûter les plaisirs, & pour voir les autres Homes prévenir tous vos souhaits, & s'empresser à vous rendre service? Ne vous flatés pas d'une telle Chimère. La Vie est nécessairement mêlée de biens & de maux; nous devons jouir sagement de ce qui est un bien; nous prêter à ce qui n'est pas tout à fait mauvais, & supporter avec patience & avec résignation ce qui est véritablement un Mal. Nous écoutez ces réflexions avec attention, mais elles n'eurent pas la force de me persuader de changer de dessein; ma Sœur fut plus docile, & promit de retourner chez nous, sous la conduite d'un Guide fidèle. Nôtre sage Bienfaiteur fut surpris de ma fermeté & de la résolution que j'avois prise de continuer ma route; cela ne l'empêcha point de m'accompagner aussi loin qu'il pût le faire, après nous être embrassés tendrement ma Sœur & moi, & l'avoir recommandée à ses Soins. Il me dit chemin fai-

fant, ces choses qui ne sortiront jamais de ma Mémoire. Mon Fils, vous allés entrer dans une carrière que vous ne conoissés pas encore; le Monde est agréable quand on ne le voit que de loin & en perspective; mais de près c'est toute autre chose. L'Ambition nous pousse, l'Interêt nous détermine, & la Volupté nous séduit; il y a peu de ces personnes sincèrement vertueuses qui fassent le bien pour l'amour du bien; les Loix même qui devroient nous servir de frein & de règles font une foible barriere contre les passions; les uns ont assez de crédit & de pouvoir pour les forcer, & les autres assez d'habileté pour les plier à leur gré. Chez les uns, la Raison est obscurcie par l'erreur & les préjugés; chés les autres, elle est asservie à un temperament vif & fougueux, ou à des coutumes bizarres que le tems & l'éducation ont consacrées. On croit quelquefois servir Dieu, & l'on ne sert que ses Passions; on substitüe au Culte qu'il nous a commandé, des Cérémonies vaines & pueriles. A la place des Vertus réelles on s'impose un joug inventé par l'ignorance & la superstition; souvenés vous que tout ce qu'on veut faire passer pour devoir & qui néanmoins ne peut soutenir l'examen d'un Esprit libre & éclairé, ne sauroit être comandé par un Maître sage & bienfaisant. Il n'appartient qu'à un Tiran de prescrire de telles choses,

&

& qu'a des Esclaves de s'y soumettre Il me quitta ensuite, en me donnant sa bénédiction, que je reçû come j'aurois reçû celle de mon Père. Je continuai ma route, & il ne m'arriva rien d'extraordinaire les deux premiers jours, mais au troisiéme, je rencontrai dans le Cabaret où je logeai, un Chimiste qui se vançoit d'avoir le secret de faire de l'Or: Il s'offrit d'en faire l'épreuve en ma présence. Il prit un Creuset, qu'il plaça sur des Charbons ardens, il y mit quelques pièces d'or, qu'il voulut que je pesasse moi même; après qu'elles furent fonduës, il jetta dessus une certaine poudre de la composition de laquelle il faisoit un grand Mistère. Il remua ensuite le tout avec une baguette de fer, qu'il tenoit gravement entre les mains; quand l'opération fut finie, nous repesames la Masse, que nous sortimes du Creuset; il se trouva qu'elle avoit augmenté de la Moitié. Les Spectateurs crièrent au Miracle; chacun lui donna l'Or qu'il avoit, pour goûter le plaisir de le voir augmenter. Je fis come les autres, & je me livrai, d'avance à la joie de doubler une vingtaine de Ducats dont j'avois eu la précaution de me saisir chez mon Père. L'Alchimiste recommença donc son travail d'un air libre & satisfait; nous lui promettons une récompense proportionnée à nos espérances, mais il nous répondit généreusement

qu'il n'exigeoit rien de nous, & qu'un Homme tel que lui, initié aux Mystères, étoit assez riche pour se passer du secours des Humains. Nous le comblions d'éloges & nous avions sans cesse les yeux sur ce bienheureux Creuset, l'instrument de nôtre fortune. Notre Homme nous dit, qu'il alloit chercher de la poudre de projection, dont il n'avoit pas sur lui une quantité suffisante; il sortit de la Chambre où nous étions, & nous l'attendimes long tems. Il ne revenoit point, l'impatience nous prit; nous començames à le chercher; mais nos poursuites furent vaines, notre Homme avoit disparu, & avoit emporté le trésor. Nôtre désolation fut alors aussi grande que, l'avoit été notre espérance. Nous avions honte d'avoir été les jouëts de cet Imposteur, & de nous être trop livrés à une aveugle crédulité. Je trouvai par hazard la Baguette dont il s'étoit servi, & je voulus la briser de dépit. Mais quel ne fut pas nôtre étonement, quand nous aperçumes qu'elle étoit creusée par dedans, & que le bout n'étoit fermé que par un peu de plomb, qui se fondoit aisément dans le Creuset lors qu'il étoit sur le feu, laissant tomber un poudre d'or renfermée dans sa baguette, ce qui avoit occasioné l'augmentation dont nous avions été si surpris.

Cette

Cette Découverte n'étoit pas capable de diminuer nôtre perte & nos regrets. J'avoûe que me trouvant sans Argent & dénué de tout, je fus bien tenté de retourner chez mon Père; mais une mauvaise honte me retint. L'agitation de mon Esprit paroissoit dans mes yeux & dans ma démarche; tantôt je me promenois à grands pas, tantôt je m'arrêtois tout court & mon visage étoit come colé sur mes mains. Un Home de bone mine qui venoit d'arriver & qui m'aperçut dans cette posture, en fut emû. Il demanda à l'Hôte, qui j'étois, & quelle étoit la cause du trouble où je paroissois. L'Hôte lui dit que j'étois Etranger, & lui récita ce qui venoit de nous arriver. Cet honête Home m'aborda d'un air plein de politesse & de douceur, & m'exhorta à ne pas m'abandonner à mon désespoir. Il me dit, que si je voulois aller chez moi, il s'ofroit de paier les fraix de mon Voiage, ou de me conduire jusques à *Bourdeaux*, où il avoit dessein d'aller.

Je ne savois d'abord, ce qui je devois lui répondre, mais je pris tout à coup ma résolution; je ne suis pas né pour servir, lui disje, ma naissance, me promettoit quelque chose de mieux, mais plutôt que d'être à charge à personne, j'accepterai la condition la plus méprisable. Pénsez y bien, me re-
pli-

pliquat'il, un jeune Home , élevé délicatement, & dans le sein de l'abondance, ne peut guères s'acoutumer à des fonctions viles & pénibles. La Providence ne m'a pas laissé le choix du rôle que je dois jouer, lui répondis je ; l'état où elle vient de me réduire m'a placé dans le rang le plus abject , il ne me reste point d'autre parti à prendre que celui de m'assujettir à ce qu'elle a ordonné , & de subir la rigueur de mon sort. En prononçant ces mots , j'affectois une fermeté que mes larmes & mes soupirs trahissoient. He bien, me répondit il, puis que vôtre dessein est pris, & que rien ne peut vous en détourner, un de mes Laquais est tombé malade & n'a pû me suivre ; voulez vous prendre sa place ? Une inclination secrète m'attache à vous & je ne doute point que vous ne me serviez avec affection. Je rougis, mais j'acceptai avec respect, & reconnoissance , il me sembla même que la manière dont j'étois entré chez mon nouveau Maître, se doit ma condition moins dure & moins honteuse. La seule précaution que je pris & la seule qu'il y eut à prendre, fût de déguiser mon nom pour ne pas flétrir ma Famille.

Je vous dit tout , mon cher Ami , je ne crains point de diminuer l'estime dont vous
m'ho-

m'honorés en vous aprenant mes foiblesses, & l'état abject où j'ai été réduit. Je sais que vous n'estimez les Homes que par le mérite qui leur appartient & non par le rang & les titres que le hazard, les richesses & la naissance donnent très souvent: Quelle différence dans le fond y a-t'il entre un Home qui sert & celui qui est servi? L'un est plus riche que l'autre voilà tout. Celui-ci s'appelle *Jasmin*, & est vêtu très simplement; celui là est équipé superbement, & se fait nommer *Monseigneur*; mais dépouillez tous ces dehors, le *Masque* tombe, il ne reste que l'Home, & ils sont au niveau l'un de l'autre.

A mesure que nous nous éloignons de la Province du *Bearn*, je a sentois la force des Nœuds qui nous tiennent nôtre Patrie, & que l'Education a formé: Il me sembloit que je perdois sans retour mes Parens, mes Amis, & tout ce que j'avois de plus précieux. Je tournois de tems en tems les yeux du côté de la Maison paternelle: Cette Maison que je suivois, m'étoit chère encore, un Sentiment confus m'attachoit à elle, & *Mr. de Lussi* que je servois, avoit peine à me retirer de la rêverie où j'étois plongé. Quelques mots que je lâchai sans y prendre garde, le mirent au fait, & engagèrent cet Home aimable & judicieux, a entrer
dan

dans mes peines, pour chercher à me consoler. Il est naturel, me dit-il, d'aimer sa Patrie, c'est en quelque manière le Berceau où nous sommes nés. Les premiers objets qui ont frappé notre vue, sont ceux qu'elle nous a présentés, nous nous sommes fait de bonne heure un habitude de nous conformer aux Mœurs, aux Usages, & au Langage de nos Compatriotes ; tout ce qui en difère nous paroît ordinairement difficile & extraordinaire.

La Providence a permis par de bonnes raisons, que cet instinct fut tel qu'il est. Par là, les Contrées les plus stériles sont habitées, les Terrains les plus secs & les plus ingrats sont cultivez. Chaque Pais trouve des Habitans, qui se font un devoir & un plaisir de le peupler & de le défendre. Que cet instinct soit anéanti ; les Pais favorisés du Ciel régorgent d'Habitans, tandis qu'il y aura ailleurs de vastes Contrées qui demeureront désertes ; mais il ne faut pas porter trop loin cet Amour de la Patrie. J'aime mieux mon Pais qu'un autre disoit un grand Home, mais j'aime encore mieux l'Univers entier que mon Pais. Un honnête Home trouve des Conçitoiens par tout où il trouve de la Vertu & des Talens. Nous ne devons pas resserrer notre affection particulière

culière dans des bornes trop étroites ; une bienveillance générale qui s'étend à tous les Homes, est sans doute préférable à une bienveillance particulière. Il y auroit une grande injustice à nuire à la Société pour faire honneur à sa Patrie, ou pour lui faire du bien, come ont fait quelques Conquerans. Que l'Habitant des Pôles glacés suporte sans peine les Incomodités qu'il trouve dans sa Patrie, qu'il s'en fasse même, s'il se peut, une espèce de délice, mais qu'il ne nous envie pas le Soleil qui nous éclaire & qui nous échaufe.

Je ne vous ferai pas le récit de ce que nous fimes & de ce qui nous arriva jusques à Bourdeaux. Cette Naration n'auroit rien d'intéressant pour vous ; il suffit de vous dire que lorsque nous y arrivames, j'y trouvais le Fils de mon Maître, qui sortoit de l'Académie, & dont je vous apprendrai le Caractère. J'y trouvai aussi sa Fille, qui étoit une jeune Demoiselle de 16. Ans très bien faite, d'une phisionomie charmante, & dont l'esprit surpassoit encore la beauté. Il y a des Persones qu'on ne sauroit peindre, parce que le Portrait qu'on en feroit, ne seroit que celui d'une belle Personne ; mais elles ont de plus, un Port, des Graces, un son

de Voix des sentimens qui échappent au Pinceau. Le Portrait est toujours fort au-dessous de l'Original. Je ne vous dépeindrai pas non plus une Fille qui la servoit, & que j'aurois trouvé jolie, si je n'avois jamais vû sa Mairresse. Come je n'étois regardé dans la Maison que come un Officier subalterne; (quoi que Mr. *de Lussi* eut recomandé qu'on eut beaucoup d'égard pour moi) on crut d'abord que je m'attacherois à cette Suivante, & que j'allois être l'Amant favorisé, mais mon Cœur étoit trop fier pour penser à elle. Il avoit secrettement des vues plus hautes qu'il étoit forcé de dissimuler; je gage que vous devinez déjà quel étoit le penchant de ce Cœur né sensible & délicat. Tout ce qui est d'une beauté parfaite, le touche, l'émeut, & l'entraîne; mais s'il est capable d'inclination, il n'est pas capable d'être ébranlé par un mouvement foible & passager, ou par une Beauté médiocre. Il souhaite ardemment ce qu'il souhaite, nul obstacle ne le rebute & ne le force de reculer. En voici une preuve. J'aimai puis qu'il faut vous le dire; j'aimai Madlle. *de Lussi* dès que je la vis; mais je l'aimai passionnement, & je sentis bien que mon A-

mour

mour ne pouvoit se comparer qu'à mon Amour même. Mais direz vous l'Amour se nourrit tout au moins d'espérance & que pouviez vous espérer ? Hélas ! rien ; mais j'avois le plaisir d'aimer, & de nourrir dans le Cœur une passion qui faisoit en même tems mon tourment & ma félicité. Je regardois Mlle. de *Lussi*, je rougissois & baïffois les yeux en la regardant , crainte qu'on ne s'aperçut de mon attention. On étoit cependant bien éloigné de soupçonner quelque chose. J'étois un jeune Home sans conséquence , qui ne devoit avoir des yeux que pour lire sur le Visage de mon Maître quels étoient ses besoins, & les prévenir s'il étoit possible. Il est vrai qu'à cet égard, je m'aquitois assez mal de mon devoir, & qu'il falloit qu'il fut aussi bon qu'il l'étoit pour me pardonner mes négligences. Hé ! Que j'aurois été bien plus attentif, si j'eusse servi son aimable Fille, j'aurois été sans cesse auprès d'elle j'aurois taché de deviner jusqu'à ses moindres desirs & je me serois crû le plus heureux des Mortels si j'eusse pû y satisfaire. Il faut avouer que la Passion est bien plus active & plus pénétrante que la Reconnoissance & que le Devoir.

Il étoit presque impossible que Melle De Lussi ne s'aperçut à la fin d'un Amour insensé, que je n'avois presque pas la force de cacher, quelque raison que j'eusse de le tenir secret. Il échape toujours quelque chose qui nous décèle & qui nous trahit. La première personne qui le découvrit, ce fut *Marianne*, cette Suivante que l'on me donoit pour Maîtresse, & qui n'étoit que trop disposée à la devenir. Elle me faisoit souvent la guerre sur l'indifférence que j'avois & sur le gout que je paroissais avoir pour la solitude; elle en parloit même en badinant lors que j'étois avec elle, dans la Chambre de Melle De Lussi, & cela arrivoit souvent, parce que je me chargeois avec empressement de mille petites choses qui la concernoient. D'où vient, me disoit elle quelques fois, ne paroissez vous avoir de la gaieté qu'ici, & que par tout ailleurs vous avez un air sombre & rêveur? C'est que j'ai le plaisir de vous y voir, lui repliquai-je; mais vous me voyez également dans les autres Apartemens, répondoit elle, & votre Visage ne s'ouvre point comme il s'ouvre ici; vous y gardez un profond silence & jamais je ne vous y ai vû sourire. Ce Discours començoit à m'embarasser. Pour le rompre, je lui dis belle *Marianne*, vous savez mes malheurs, pouvez vous croire que je les aye sitôt oubliés? Cette réponse ne me satisfait

fait point, me dit d'un air charmant Melle *De Lussi*. Vous aimez, *Dufrène*, [c'est le nom que j'avois pris] vous aimés, & vous nous en faites un *Mistère*. Si c'étoit *Marianne*, je pourrois vous y servir, & je ne serois pas fâchée d'une Union, qui vous attacheroit à nous l'un & l'autre. Mon Père m'a déjà dit que vous ne sortiriez point d'ici, & qu'il se faisoit un plaisir de contribuer à vôtre bonheur. Quel coup de foudre pour moi ! Melle *De Lussi* soupçonnoit que j'aimois, & elle pouvoit croire que j'aimois une autre personne qu'elle ! Devois je lui faire un aveu qui m'éloigneroit pour jamais de sa présence & qui me feroit passer pour un insensé, qui ignorois également & mon devoir, & les bienfaisances. Mais, si je lui niois que je fusse sensible, quelle espérance pouvois je conserver de l'attendrir, & de toucher son Cœur ? Ces réflexions se présentoient confusément à mon Esprit, & me jettoient dans un trouble qu'il étoit aisè de remarquer. Vous n'osez pas vous expliquer d'avantage, ajouta Melle *De Lussi*, en voyant que j'étois muet & interdit. Je vois bien que *Marianne* a su vous plaire, elle est aimable, & je ne puis blamer votre choix. Je vais dire à mon Père. . . . Au nom de Dieu, ne précipitez rien, Mademoiselle, lui dis je en l'arrêtant & en me jettant à ses pieds : Les apparences sont trompeuses, mon secret n'est pas

pas celui que vous penſés, il eſt plus difficile à expliquer ; il n'y a que moi qui le ſache, je jure de ne le dire jamais à perſone. J'aime, puis que vous me forcez de l'avouër, mais j'aime une perſone que mon reſpect ne trahira point. En l'aimant, je crois adorer la Vertu même ; mon Cœur n'eſt pas maître de ſes ſentimens, mais ma Langue ne profanera jamais ſon nom, en le prononçant. Je tremblois come la feuille en diſant cela, je n'avois pas la force de me relever, quoi que *Melle De Luſſi* m'eut fait ſigne par trois fois de le faire. Enfin, elle fut obligée de me tendre la main pour m'aider ; je ne pus m'empêcher de la ſerrer un peu entre les miennes, & de la mouiller de mes larmes. Retirez vous *Dufrene* me dit elle, retirez vous, & prenez garde une autre fois de ne pas vous livrer a des mouvemens que je condamne, & qui bleſſent le reſpect que vous me devez.

Mariane étoit préſente à cette Scène ; Le rôle qu'elle jouoit n'étoit pas gracieux, mais elle avoit le Cœur bon, elle pleuroit, ſans preſque ſavoir pourquoi. Peut être étoit ce parce qu'elle me voioit verſer des larmes. Il y a une étonnante ſympathie entre les mouvemens des Spectateurs & les nôtres ; il ſembble que tous les Cœurs ſoient à l'unifſon & qu'ils ſe plaiſent a ſe mouler les uns ſur les autres. Il eſt

vrai qu'il y en a, qu'une Vertu supérieure sort de la règle ; une extrême insensibilité ou un Vice habituel forme aussi un ordre de Gens à part, qui heureusement pour la Société est en petit nombre & ne tire point à conséquence.

Ce que m'avoit dit Melle *De Lussi* ne me donoit pas beaucoup d'espérance, mais aussi ne détruisoit pas tout espoir. Je croïois même entrevoir dans son air, une certaine pitié, qui aprochoit assez de l'attendrissement. J'avois d'ailleurs le cœur soulage; ce que j'avois dit ne pouvoit pas s'appeller une déclaration, il ne me convenoit pas de m'émanciper jusques là ; mais je m'étois assez expliqué pour me faire entendre, & les Dames ont sur ce sujet une intelligence peu commune. Enfin, j'étois content de moi, mais je ne demeurai pas long-tems dans cette situation. Mr. *De Lussi* le Fils, dont je ne vous ai pas encore parlé, comença à la troubler. Son caractère est tout-à-fait ambigü : On peut dire que sans le vouloir, il réunit les deux extrémités du Vice & de la Vertu : Voluptueux, par tempéremment, & parce qu'il a des Amis qui le sont, il se livre en aveugle à toutes sortes de plaisirs; il se réveille quelques fois come d'un profond sommeil, il réfléchit, il a honte de soi-même, il condamne la conduite, il jure de la corriger, il retombe ensuite. Toute sa vie se passe presque, à comettre le mal, &

à s'en repentir : Ce qu'il est du côté du Cœur, il l'est aussi du côté de l'Esprit ; capable de connoître le vrai & de l'aimer, il est le jouet de presque toutes les illusions qui ont du brillant, & qui flatent l'Oreille & l'Imagination ; il traitera de frivole tout Ouvrage, qui ne contient rien de solide, & qui ne fait qu'amuser le Lecteur ; cependant, il le lira avec avidité : Voltigeant d'amusemens en amusemens, il ne se donne pas le loisir d'appliquer ces grands Principes de Goût & de Morale, qui devroient diriger nôtre Jugement & nos Mœurs. Il n'est fixe que dans une seule chose, c'est dans ce qu'il appelle le point d'honneur. Tout ce qui blesse tant soit peu sa Vanité, le heurte vivement, & il n'épargne rien pour se venger. D'ailleurs, inflexible dans ses résolutions, personne ne peut le détourner de ce qu'il a une fois entrepris. Tel que je viens de le dépeindre, vous pensez bien qu'il n'aprit qu'avec fureur que j'avois la témérité d'aimer sa Sœur & l'audace de porter mes vûes jusqu'à elle. *Mariane*, avoit eu l'indiscrétion de le lui dire come un grand secret, soit pour se faire valoir auprès de lui, & montrer par là l'affection qu'elle avoit pour sa Famille, soit par dépit de n'être pas aimée. Une Fille ne voit gueres qu'on lui en préfère une autre, sans un secret desir de se venger : On ne veut pas qu'une

qu'une autre profite de ce que nous perdons. Mr. De Lussi le Fils me fit appeller un jour dans sa Chambre, & me dit assez brusquement : *Dufrêne*, mon Père vous aime, & a beaucoup de confiance en vous; il m'a ordonné de vous dire deux choses; la première que vous disposiez ma Sœur à recevoir la main de Mr. *D'Orval* qu'il lui a choisi pour Epoux, & qui est mon meilleur Ami; la seconde, que vous vous disposiez vous même à épouser *Mariane*. Cette fille vous convient; on dit que vous l'aimez, & nous lui ferons de grands avantages. Souvenés vous que mon Père veut également l'une & l'autre de ces choses, & qu'il seroit inutile, & même dangereux de résister à sa Volonté, & à la mienne. Monsieur, lui dis-je, en frémissant de rage lors que je suis entré chez Mr. votre Père, je n'ai jamais prétendu lui assujettir mon Cœur & mes inclinations; je suis né d'une condition libre; les seules Richesses mettent entre nous quelque différence. Voilà pour ce qui me concerne. A l'égard de Melle votre Sœur, Mr. votre Père peut lui parler, elle a beaucoup de respect pour lui, elle ne doute point de sa tendresse; il l'aime trop pour la forcer à épouser un Home, pour lequel elle auroit quelque répugnance. Je t'entens, reprit il avec fureur, & en mettant la main sur la garde de son Epée, je t'entens, tu te flates d'en

être aimé, & de la séduire ; mais avant que d'y parvenir, cette Epée me fera raison d'un Amour criminel ; il ne sera pas dit qu'un vit Domestique porte l'infamie dans nôtre Maison. Il s'avança en même tems contre moi, & m'alloit percer, lors que *Mariane*, qui écoutoit nôtre conversation, acourut à mon secours. Elle se jetta promptement entre Mr. *De Lussi* & moi, & peu s'en falut qu'elle ne reçut le coup qu'on me préparoit ; elle fonda en larmes & m'embrassoit étroitement, pour mieux me défendre. On peut dire qu'elle expia bien la faute par le desespoir qu'elle marqua de l'avoir comise. C'est moi qui suis cause de tout, disoit elle ; j'ai trahi ma bone Maitresse, j'ai trahi *Dufrêne*, & je viens de l'exposer à être tué par les mains du Fils de son Maitre. Que ferois-je devenue, si ce malheur étoit arivé ? Aurois-je pû y survivre ? Et . . . Finissez vos lamentations : lui dit Mr. *De Lussi* ; je veux bien aujourd'hui acorder la vie à ce téméraire, mais sous une condition expresse : S'il recule, c'est fait de lui & nul Mortel ne peut le sauver. Promets par Serment, me dit il, en apuiant la pointe de son Epée contre ma poitrine, promets par un Serment inviolable, d'épouser cette Fille que tu vois ici, qui t'aime, & à qui tu dois la vie. Approchez vous, *Mariane*, ajouta-t'il, venés recevoir la Main & la Foi de vôtre

Epoux.

Epoux. Il me regarda fixement, en prononçant ces mots. Penſe, me dit-il, que tu vas prononcer ton Arêt de vie ou de mort. C'eſt à toi à décider de ton fort. Que pouvois-je faire ? Hors d'état de me défendre, ſans ſecours, *Mariane* en larmes, qui me combloit de careſſes, à qui je devois éfectivement la vie ; & à qui l'aſſiction ſembloit donner des graces plus vives, & plus touchantes. Je promis tout ce qu'on voulut, & je fus libre à ce prix.

J'omets expreſ bien des circonſtances de mon Hiſtoire, pour me hater de la finir. Je ne veux pas faire un Livre, & ce ſeroit en faire un, que de vous entretenir de tout ce qui ſe paſſoit alors dans mon Cœur. Il gémiſſoit de l'abaſſement où il ſe trouvoit ; lié avec une ſimple Suivante qu'il ne pouvoit aimer ; plein d'amour pour une Fille à laquelle il ne pouvoit aſpirer ſans crime, & qu'un Père à qui elle étoit acoutumée d'obeir alloit peut-être forcer à épouſer un Home que je ſavois qu'elle n'aimoit point. Tout cela jettoit dans mon Ame un trouble & un abatement, qui me rendit dangereuſement malade

Ce qu'il y eut de plus facheux, c'eſt que je diſois pendant les accès de la Fièvre, tout ce qui me venoit dans l'Eſprit. Je croiſois voir quelques fois le Fils de Mr. *De Luſſi*. Je lui reprochois ſes violences & l'état où il

m'avoit mis. Barbare, lui disois-je, tu peux bien me forcer à prononcer des mots que mon Cœur désavouë ; mais tu ne fautois forcer mes inclinations ; je n'aimerai jamais que ta je voulois dire que ta Sœur ; mais un reste confus de conoissances me retenoit, & son nom expirbit dans ma bouche. *Mariane* faisoit ce qu'elle pouvoit pour me soulager, mais j'avois la cruauté de la repousser, quand elle s'aprochoit de moi. Cette pauvre Fille pleuroit, & marquoit par mille soins la tendresse qu'elle avoit pour moi. Mon Maître, car il faut bien que je m'acoutume à ce titre, que j'avois tant de peine à prononcer, Mr. *De Lussi* le Père, venoit me voir très souvent ; il tachoit de me consoler, mais sa présence ne faisoit qu'augmenter mon affliction : Il donnoit à un autre ce qui m'étois plus cher que la Vie ; il me refusoit le seul remède qui pouvoit me soulager. Mon mal augmenta à un tel point, que l'on desespéra de ma guérison. *Melle De Lussi* me vint voir dans ces tristes circonstances. Elle ne put s'empêcher de verser des larmes ; la paleur de la mort étoit déjà sur mon Vilage, je n'ouvris les yeux qu'avec peine, je n'avois plus qu'un souflé de vie. *Dufrène* me dit-elle, ne me reconnoissez vous pas ? Que je suis fachée de vous voir dans cet état. A cette voix mes forces semblèrent se ranimer. Oui, je vous reconois, Mademoiselle,

lui

lui dis je, & je ne conois que vous, je ne pense qu'à vous, & je n'aime que vous; tout le reste de l'Univers n'est rien pour moi, vous faites seule ma joie & ma tristesse. Si cet aveu vous offense, mon dernier soupir expiera bientôt mon crime: Heureux si ma mémoire ne vous est pas odieuse, & si la tendresse la plus vive & la plus pure ne vous cause pas de l'horreur! Hélas! Que dites vous *Dufrène*, repliqua Melle *De Lussi* avec un soupir; que me dites vous, & que voulez vous que je vous réponde? Une Fille est elle maîtresse de ses sentimens, & puis je disposer de mon Cœur? Vivez, si l'on peut encore vous rappeler à la Vie, & laissez le soin de nôtre sort à la Providence. Elle me tendit ensuite la main; je la pris, & je la tenois colée sur mes lèvres; elle eut peine à la retirer, lors qu'un Domestique vint l'avertir qu'on la demandoit.

Il sembla que cette conversation m'avoit un peu soulagé. Que vous dirai je de plus, Mon cher Ami? Un jeune Home se relève de bien bas; je repris insensiblement mes forces, & je començai à sortir de ma Chambre. Mais savez vous bien quels furent les premiers objets, qui se présentèrent à mes Yeux? Ce fut mon Pere & ma Sœur, qui se promenoient sur une Galerie avec Mr. & Melle *DeLussi*. J'étois foible encore: A cette

vuë, une sueur froide me saisit, & je tombai évanoui. On courut promptement à mon secours, & l'on tâcha de me relever. Mon Père ne me reconut point dans l'équipage où j'étois, & sous les habits d'un simple Laquais; mais ma Sœur eut à peine jetté les yeux sur mon Visage, qu'elle me reconut. Elle poussa un cri, en me voïant, & je me trouvai entre les bras, lors que j'eus repris quelque conoissance. Mon Père, Mr. De Lussi & Melle De Lussi elle même étoient surpris de l'ardeur qu'elle témoignoit; la simple pitié n'est pas si vive & si empressée: Mon Père ne pût s'empêcher de lui en faire quelque reproche, & lui recomanda de garder mieux les bienséances. Elle n'y répondit qu'en redoublant ses caresses. Mon Frère, mon cher Frère, s'écria t'elle, se peut il que je vous revoie! Que vous m'avez couté de larmes! Mais dans quel état vous trouve je, quelle pâleur & quel équipage! On ne sauroit dire qui étoient les plus étonés, mon Père, Mr. & Melle De Lussi, ou moi, Mr. De Lussi étoit fâché que mon Père m'eut trouvé chez lui dans une situation si abjecte. Melle De Lussi sentoît une joie qui éclatoit sur son Visage, de voir que ma Naissance ne me rendoit pas indigne de sa tendresse. Mon Père étoit suspendu entre divers mouvemens; il ne savoit s'il devoit se plaindre de ma fuite, ou s'abandoner au plaisir

plaisir de m'avoir retrouvé. L'affection naturelle l'emporta, il me tendit les bras, Je v'ous pardonne, me dit-il, oublions le passé, & remercions le Ciel qui rend enfin un Fils à son Père. Je me jettai à ses pieds; il me relèva avec bonté, & m'aprit qu'il étoit venu à *Bordeaux*, pour achever de dissiper sa mélancolie, & accompagner ma Sœur qui se marioit avec un Capitaine de Vaisseau, proche Parent de Mr. De Lussi, auquel ils étoient venus rendre Visite. Mr De Lussi le Fils entra dans ce moment avec son Ami, *M. D'Orval*, qu'il présenta à son Père, en le priant de le rendre heureux, en lui donant sa Sœur en Mariage, come il le lui avoit fait espérer. Son impatience ne lui permit pas d'attendre le départ de mon Père & de ma Sœur pour faire cette Demande: Mon Frère, lui dit Melle. De Lussi, avec une assurance que nôtre présence lui donoit, en rendant vôtre Ami heureux, mon Père me rendroit malheureuse; je le supplie de ne me point presser la dessus: Mr. D'Orval lui même à trop de délicatesse pour m'épouser malgré moi, & vouloir un Cœur qui ne sent aucun penchant pour lui, & qui ne se donne pas. Vous parlez avec bien de la hardiesse pour une Fille, repliqua brusquement Mr. De Lussi le Fils; je ne sai si mon Père autorise vôtre refus, & s'il devine quel en est la cause. Il faut le lui apprendre en pre-

sence de tout le monde , pour vous couvrir de honte, puisque la bassesse de vos inclinations vous rend indigne de notre estime. Oui, reprit il, en se tournant du côté de son Père, ma Sœur aime, mais elle aime un Domestique, un vil Laquais, que l'on m'a empêché de punir de son insolence, *Dufréne* en un mot, qui ose même se présenter ici, & nous écouter. Parlez avec plus d'égards & de considération d'un Garçon que j'aime lui répondit son Père; vous ignorez qu'il est tout au moins vôtre égal, & qu'il est Fils de Mr Du R** en lui montrant mon Pere.

Pour réparer en quelque manière vos mépris, & l'outrage que nous lui avons fait, en ne rendant pas à sa Naissance ce que nous lui devons, je lui accorde vôtre Sœur: Vous dites qu'elle l'aime, & je me flate que *Dufréne*, il m'excusera de le nommer ainsi pour la dernière fois, voudra bien l'accepter de ma Main, & la recevoir pour son Epouse. Je suis fache que ceci ne tourne pas come vous l'esperiez, continua-t'il, en s'adressant à Mr. D'Orval, mais je n'ai pas accoutumé de faire violence à mes Enfants, & vous avez trop d'honneur pour l'exiger. Mr. D'Orval fit une profonde réverence, & se retira avec Mr. De Luffi le Fils, dont rien n'égaloit la mortification. Oublies, si tu le peux, tes Sermens, me dit il, en sortant,
mais

mais souviens toi qu'il y a un Ciel vengeur.

Pour moi j'étois au comble de la joie & de la félicité. J'aurois fait éclater mes transports, si la bienséance ne m'eut retenu. Tantôt je m'adressois à Mr. De Lussi, & je faisois mes efforts pour lui marquer la plus vive reconnoissance; tantôt je m'adressois à son aimable Fille: Ma bouche lui promettoit une tendresse éternelle, & mes yeux lui promettoient encore d'avantage. Mais au milieu de cette espèce d'yvresse, Mr. De Lussi m'arêta, & me demanda avec émotion, quels étoient ces Sermens dont son Fils venoit de me parler. A cette demande, je rentrai en moi même; je frémis, & une sombre tristesse s'empara de mon esprit; je eus peine à leur dire ce que l'on m'avoit forcé de promettre à *Mariane* & les engagements positifs & solennels où j'étois entré. On convint presque unanimement qu'un acte come celui là, que la violence seule avoit arraché, étoit nul de droit, & n'obligeoit point. Il nous resta cependant quelques doutes & quelques scrupules. Melle De Lussi elle même, dont la Conscience délicate s'alarmoit aisément, demanda que l'on prit des éclaircissemens & que l'on consultat sur cette Question,

de Savans Jurisconsultes. Il s'agit de savoir, si l'on est toujours ob'igé de tenir la promesse qu'on a faite à une Fille de l'épouser, & s'il n'y a pas des Circonstances qui rendent cette promesse nulle & invalide. C'est sur quoi je vous supplie, Mon cher Ami, de faire vos réflexions. J'atens vôtre décision avec toute l'impatience d'un Amant qui aime ardemment, & qui est tendrement aimé.

Je suis &c.





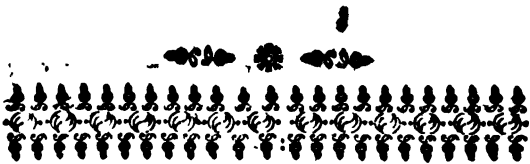
P O R T R A I T
De Mr. ** à Mr. L. D. sur
deux Rimes.

Vous me demandez mon Portrait,
Mon cher Ami, je le craionne.
Je suis bien près de mon Automne,
Et je ne suis ni beau, ni laid.
J'ai l'Ame tendre, douce & bonne,
Et mon Cœur volontiers pardonne,
Tout le mal qu'on peut m'avoir fait.
Au malheur d'autrui, je frissonne :
Fût ce l'Homme le plus abjet ;
Ce n'est jamais qu'avec regret,
Qu'à son destin, je l'abandonne.
Soit en public, soit en secret,
Le Champ d'autrui je ne moissonne.
Ai je formé quelque projet,
Avant qu'avancer je tatonne
Pour m'assurer où le but est.
Mon Cœur que la Vertu façonne,
Ne s'ouvre pas à l'intéret.
Au vain éclat d'une Couronne
Je préfère mon Cabinet.

Là, sans Maître, là sans Valet,
 J'exécute ce que j'ordonne,
 Et mon plaisir est toujours prêt.
 Racine, Pascal, Bossuet,
 Suivis de Flore & de Pomone,
 M'accompagnent dans un Bosquet.
 Sur la branche, un Chardonneret,
 Tantôt vole & tantôt frédonne,
 Et mêle à l'Air que je chanonne
 Les doux accens de son siflet.
 Que Jupiter ou grêle, ou tonne,
 De mon sort je suis satisfait.
 Je tâche d'avoir en effet
 Les qualitez que je me donne,
 Mais je suis loin d'être parfait.
 Quand j'aperçois un bel Objet,
 Je sens un trouble qui m'étonne.
 Sur chaque Fleur je papillonne;
 Et j'aime à changer de sujet.
 L'Ennui naquit du Monotone.
 Tour à tour je ris, je raisonne,
 Et me livre à ce qui me plaît;
 De ce Public qui nous blasonne,
 Le suffrage est le seul bienfait,
 Que depuis quinze ans je mitonne.
 Tandis qu'avec lui je jargonne,
 Dupe d'un trop frivole atrait,
 La Mort peut être me talonne;
 M'avertissant que l'heure sonne.

Sans m'éfraier de cet Arrêt,
 Qui tous nos plaisirs, empoisonne,
 Je lui dirai sans quolibet,
 Je suis à vous, vieille Matronne,
 Tenez, emportez mon Paquet,
 Je vai suivre votre personne,
 De mes jours tranchez le filet.
 Mais j'ai déjà fait le trajet !
 Quelle immensité m'environne !
 L'Univers fuit & disparoit.
 Par tout la Vérité raione,
 Et nous impose le respect.
 La Puissance soutient son Trone,
 Et l'Erreur tremble à son aspect.
 O ! Que le Monde m'est suspect !





A V I S.

On vient de ré-imprimer à *Tubingue* les *Oeuvres de Molière*, munies d'un *Privilège de S. M. l'Empereur des Romains*. Il est inutile de donner des *Eloges* à cet excellent *Auteur*. Tous les *Conoisseurs* avoient qu'il est unique dans son genre, & que ses *Comédies* ont contribué le plus aux plaisirs raisonnables d'un *Grand Roi*: Aussi est il toujours nouveau, quoi que ré-imprimé plusieurs fois. Le *Papier* de cette *Nouvelle Edition* est beau, blanc, & le *Caractère* fin & lisible. On donnera l'*Exemplaire* en 6. *Tomes* 8. à 2. *Florins*, valeur d'*Empire*, & ceux qui en-souhaiteront, en paieront le port. Ce prix, est très modique, eu égard à celui des précédentes *Editions*, qui étoit exorbitant. On pourra s'adresser à *Tubingue* à *Mr. Jean Fredric Scholl*, & en *Suisse* à *Mr. le Juge Traxel*, *Directeur des Postes* à *Moudon*.

ON tirera le 29. *Mars* prochain à *Cleves*, la prém. *Classe* d'une *Loterie* privilégiée de *S. M. le Roi de Prusse*, du *Capital* de 410000. *Florins*, divisée en 4. *Classes*, & com-

Decembre 1747. 567

composée de 25000. Billets & 12545. Prix ou Primes. Les plus hauts Prix sont de 2000. Fl. dans la 1re. Classe, & les moindres de 4. ; dans la 2me les plus considérables sont de 3000. Fl. dans la 3me de 5000. ; & dans la 4me, il y a des Lots de 22000. Fl. 18000 15000. 10000. &c. La Mise de la 1re Classe est 1. Fl. ; celle de la 2de 3. Fl. de la 3me 6. Fl. & de la 4me 10. Florins Argent courant de Hollande. On trouvera des Billets de cette Loterie à Bâle chez M. Bourckardt, Directeur du Bureau d'Adresse, au plus tard jusques à la fin du Mois de Février. Ceux qui écriront pour en avoir, sont priés d'affranchir leurs Lettres.



E N I G M E.

O Tés l'Auteur de la Nature ;
L'Âme & tous les Esprits, ce qu'on peut concevoir
De fixe ou qui peut se mouvoir,
La plus superbe Architecture,
L'écriture, l'Agriculture,
Tout ce qu'on peut apercevoir,
Me doit sa forme ou sa figure.
De tout Art & de tout Métier,
De Peintre, Menuisier, de Charon, Charpentier,

Je

Je suis le fondement solide.
 Hé! sans moi, qu'auroit fait Euclide?
 Enfin l'Homme comprend fort bien,
 Que je puis afirmer, sans être criminelle,
 Que je pourrois être éternelle,
 Et que ce qui me borne, est un peu moins que rien.



T A B L E.

P araphrase raisonnée du Naufrage de St. Paul.	475
Dissertation sur une Inscription trouvée à Besançon.	498
Essai sur ceste Question: Est il plus agréable d'aimer que d'être aimé?	506
Histoire de Dufrene	530
Portrait de Mr. *****	563
Avis.	566
Enigme.	567

ERRATA de Novembre.

Page 401 Ligne 13. doner, *lisés*, damner.
 P. 404. L. 18. alu- *lisés*, alumer.
 P. 404 L. 26. ban- *lisés* unit.
 P. 506. à la pen- *lisés* ligne dissention,
lisés, discution

